

#6 - 2021

HELMo

Édith

histoires de savoirs

**CRÉATIVITÉ, ART,
INNOVATION.**

1
(EN)
CHANTER

2
ART ET
ÉDUCATION

3
CRÉATIVITÉ ET
INNOVATION

4
ENTREPRISES, ART
ET INNOVATION





#6 - 2021

HELMo

Édith

histoires de savoirs

**CRÉATIVITÉ, ART,
INNOVATION.**

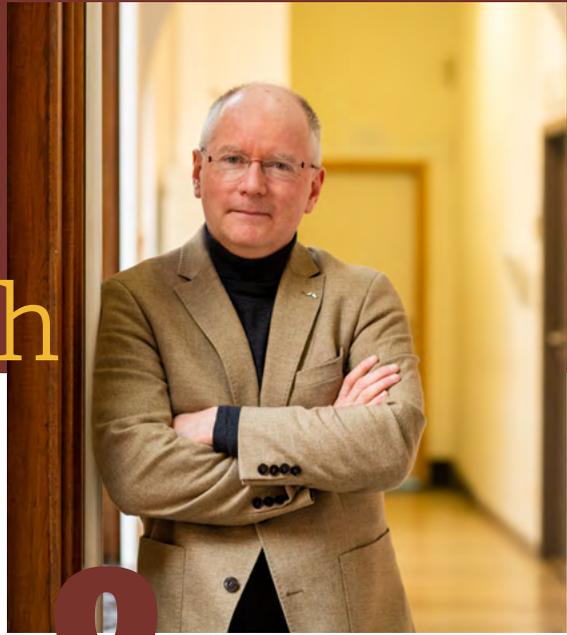
1
(EN)
CHANTER

2
ART ET
ÉDUCATION

3
CRÉATIVITÉ ET
INNOVATION

4
ENTREPRISES, ART
ET INNOVATION

Édit^h Édit^o



Alexandre Lodez
Directeur-Président

Enchanté, et vous ?

Et si notre mission d'éducateurs, au sens large du terme, nous emmenait un peu plus loin que la transmission du savoir, voire même que l'acquisition des compétences ? Je pense souvent à cette anecdote, dont j'ignore si elle est véridique : un jour, quelqu'un aurait demandé à Winston Churchill pourquoi il conservait un budget pour l'art alors que le pays était en guerre et que cet argent aurait pu être mieux investi ailleurs. Il aurait répondu « Alors, pourquoi nous battons-nous ? ». La simplicité de cette réponse m'interpelle et je pense que, d'une certaine manière, ce nouveau numéro de Edith nous suggère une réponse à la question « Au fond, pourquoi enseignons-nous ? Pourquoi faisons-nous de la recherche ? ». Peut-être tout simplement parce que, générations après générations, nous avons la mission commune de réenchanter le monde. Et pourquoi ne consacrerions-nous pas un peu de nos ressources à l'art ?

En parcourant les très belles réflexions du Professeur Yves Winkin sur l'anthropologie de l'enchantement, qui ouvrent ce volume, j'ai constaté que HELMo s'acquitte plutôt bien de cette mission commune. Personnellement, j'en suis enchanté. Et vous ?

L'art, la créativité, l'innovation : c'est le pied !

Je vous invite à concevoir ce numéro de Edith un peu comme le compte-rendu d'une enquête au sein de HELMo. Une tentative de découvrir comment l'art, la créativité et l'innovation nourrissent l'enseignement et la recherche dans notre institution. Au cœur de cette enquête, il y a le processus créatif. Vous découvrirez avec moi que ce processus est décrit par un modèle théorique appelé « P.I.E.D. ». Ce processus créatif, l'enquêtrice Edith en découvre des indices dans tous les départements. En parcourant ces témoignages, on apprend que l'art, la créativité et l'innovation constituent une sorte de trait d'union entre les différentes facettes de HELMo. Voilà qui bouscule certaines idées reçues sur l'enseignement et la recherche...

Don et contre-don...

Dernière péripétie des enquêtes de l'inspectrice Edith, un dossier fascinant sur la philanthropie et le mécénat. HELMo est en contact permanent avec le monde de l'entreprise et des organisations sociales. Nos enseignants, nos étudiants et nos chercheurs s'associent régulièrement à des projets d'innovation technologique ou de créativité entrepreneuriale. Edith a voulu aller plus loin en s'interrogeant sur les organisations qui soutiennent des projets artistiques. Qu'est-ce que l'art apporte à l'entreprise ? Quelle leçon pouvons-nous en retenir pour nos pratiques à HELMo ? La réponse tient peut-être dans ce que Marcel Mauss appelait « le don contre-don ».

Alexandre Lodez
Directeur-Président

Bertrand Bouckaert
Rédacteur en chef

Table

des matières

(EN) CHANTER	18
• Le monde, en vérité, est une cérémonie	20
• Par une nuit douce	30
• Rencontre avec l'Enfant Pavé	36

CRÉER ET INNOVER	42
• UpCycling	44
• L'art et la manière.....	50
• Un dancefloor techno-écologique qui rend moins idiot	54
• Step by step : une pédagogie entre dans la danse	58
• Parce que c'est tellement difficile d'en parler	60

CRÉATIVITÉ ET INNOVATION	64
• Incursion arty en territoire geek	66
• Madame Bobine n'aime pas le bricolage	70
• C'est audacieux et dérangeant	74
• Quand les enseignants se mettent à table	80
LES ENTREPRISES, L'ART ET L'INNOVATION	84
• Un salon de l'innovation	86
■ → Les entreprises créent, les entreprises innovent. Et l'art dans tout ça ?	90
• C'est quoi le mécénat ?	92
• À la rencontre des entreprises mécènes	96
• Vient de paraître : Parcours de corps	106
• Vient de paraître : Des rituels pour assurer le passage enfant-élève	107



**ABORDER
LES RESSOURCES
HUMAINES
AUTREMENT**

anthe



SPÉCIALISTE DE L'HUMAIN ET DES ORGANISATIONS

5, rue de la Câblerie - 4000 Liège | +32 (0) 4/268.01.26 | www.anthe.biz



**Tu souhaites rejoindre une équipe multiculturelle ?
Tu es passionné par la recherche et l'innovation ?
Les solutions industrielles d'avenir t'intéressent ?**

- PROCESS - PRODUCT - APPLICATION DEVELOPMENT
- ENERGY SHIFT
- ADVANCED MANUFACTURING
- INDUSTRY 4.0 & DIGITALISATION
- CIRCULAR ECONOMY
- CONSTRUCTION



**Alors, tu es notre futur stagiaire ou collaborateur !
Rends-toi vite sur notre site afin de découvrir nos offres sur www.crmgroup.be**



→ evs.com

Teamwork
Agility
Passion
Innovation



We create
return on
emotion



Accountability
Excellence
Customer
success

Are you the talent of tomorrow ?

Be part of the team !

Find out more at EVS.com
or contact us at info@evs.com





Nous recrutons plus de 600 collègues chez EQUANS

Rejoignez nos équipes et aidez-nous à relever les défis multi-techniques d'aujourd'hui et de demain ! Découvrez nos emplois sur

equans.be/jobs



EQUANS, le nouveau nom de ENGIE Solutions en Belgique



ENTRETIEN D'ESPACES VERTS
POSE DE CLÔTURES
DÉNEIGEMENT / ÉPANDAGE



PETITE MAINTENANCE
FOURNITURES
APPROVISIONNEMENT



NETTOYAGE INDUSTRIEL
LAVAGE DE VITRES
ENTRETIEN DE BÂTIMENTS



NETTOYAGE HAUTE PRESSION
CURAGE D'AVALOIRS
BALAYAGE DE VOIRIES



CONSTRUCTION / RÉNOVATION
PEINTURE
DÉSAMIANTAGE



info@laurenty.com | www.laurenty.com | www.laurentyjobs.com



**Tu réfléchis aux prochaines étapes
de ta vie professionnelle ?**



**Toutes
nos offres
sont sur notre site,
rends-toi y régulièrement !**

#s'engager

#prendresoin

#oser

#collaborer



Le groupe **Newelec** recherche
plusieurs profils
pour renforcer ses équipes !

Tu es à la recherche d'une première expérience professionnelle ?

Tu possèdes un Bachelier ou un Master technique ?

Tu as envie d'intégrer une équipe sympa et dynamique ?

Newelec offre des opportunités de carrière. Rejoins-nous !

www.newelec.be – jobs@newelec.be –  – 

Rejoindre Newelec,

c'est viser la qualité !



THÉÂTRE
DE LIÈGE

Théâtre · Danse · Enfance & Jeunesse
Expositions · Location d'espaces

www.theatredeliege.be



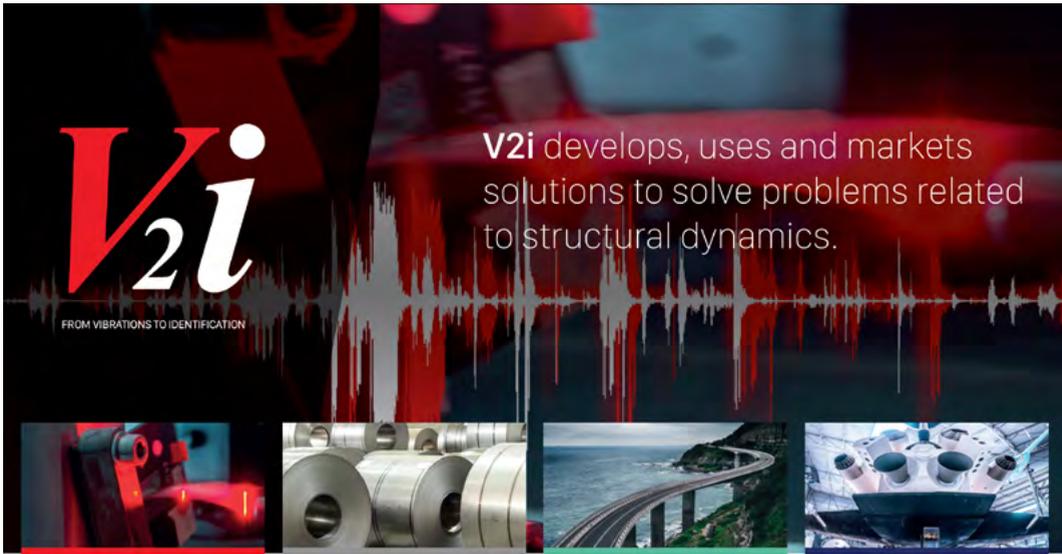


**Nous sommes toujours
à la recherche de
nouveaux talents.**

Consultez nos offres d'emploi sur
www.duchene-sa.be ou envoyez-
nous une candidature spontanée !

EIFFAGE
DUCHENE





V2i
FROM VIBRATIONS TO IDENTIFICATION

V2i develops, uses and markets solutions to solve problems related to structural dynamics.

VIBRATION
EXPERTISE

MONITORING DEVICES
FOR STEEL INDUSTRY

CONTROL SYSTEMS
FOR CIVIL ENGINEERING

TEST BENCHES FOR AERONAUTICS
AND INDUSTRIAL APPLICATIONS

V2i S.A.

LIEGE Science Park
Avenue du Pré Aily, 25
4031 Angleur - Belgium

+32 (0)4 287 10 70
info@v2i.be
www.v2i.be



PROXY

INFORMATIQUE

L'informatique avec l'humain
comme unique point commun...



Accompagnement
Vous êtes particulier,
vous cherchez l'initiation
informatique à votre
rythme. L'aide à
l'installation ...



WEB hosting
Hébergement, nom
domaine, hébergeur
mail ou serveur,
serveurs cloud... , pour
Linux et Windows



Partenaire Certifié
Vous cherchez un
responsable informa-
tique à temps partagé
pour une heure, un jour,
un projet ...



Matériel & Logiciel
Besoin de matériel
informatique?
Découvrez notre large
gamme.



Merci à *nos partenaires*

Par nature, la Haute école HELMo est proche des milieux professionnels dans lesquels évolueront ses diplômés.

HELMo multiplie les collaborations avec les entreprises et organisations: stages, projets de recherche, formation continuée, offres d'emploi, projets...

Afin de permettre à Édith d'aller à la rencontre d'un public plus nombreux tout en lui trouvant un modèle économique viable, permettre à ces partenaires d'annoncer dans les pages d'Édith s'est imposé comme une évidence.

Merci à eux pour leur confiance!



Annoncez dans le prochain numéro d'Édith!



Contactez
secretariat@crig.be



Chapitre 1

(En) Chanter

- Le monde, en vérité,
est une cérémonie
- Par une nuit douce
- À la rencontre de l'enfant pavé

Le monde, en vérité, est une cérémonie

Discours
de rentrée
académique

Yves WINKIN

*Professeur extraordinaire
émérite de l'Université de Liège
yveswinkin29@gmail.com*

C'est un bien curieux titre que je me suis permis de donner à cette conférence d'ouverture. Je voudrais dès lors commencer par remercier l'équipe de direction de HELMo qui m'a invité aujourd'hui et qui m'a montré d'emblée sa totale confiance.

Cela dit, dans ce titre, il y a un mot rassurant : « **cérémonie** ». Or nous sommes bien réunis en cette fin d'après-midi pour une cérémonie : nous voulons nous retrouver tous ensemble, physiquement, pour lancer le navire HELMo dans le fleuve qu'on espère tranquille de la nouvelle année académique.

1. Erving Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday Anchor Books, 1959, p. 36.

2. Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1. La Présentation de soi, Paris, Editions de Minuit, 1973, p. 41. Traducteur: Alain Accardo.

Oui mais, il y a un hic : l'auteur de cette phrase, le sociologue canadien Erving Goffman, a écrit en anglais : « The world, in truth, is a wedding¹ ». Et le traducteur français n'a pas osé reprendre « wedding » (mariage) : il l'a neutralisé en lui substituant le mot « cérémonie² ». Certes, tout mariage passe par une cérémonie. Mais la phrase « Le monde, en vérité, est un mariage » est bien plus percutante. Alors, sommes-nous réunis aujourd'hui pour un mariage ? Si Goffman était parmi nous, il dirait oui, bien sûr.

Mon propos va donc consister, en un premier temps, à vous présenter très rapidement Erving Goffman, à vous expliquer pourquoi, selon lui, nous sommes ici dans une cérémonie de mariage et en quoi cette vision du monde social est pertinente pour réfléchir à ce qu'une communauté éducative peut — ou plutôt doit — offrir à ses membres aujourd'hui.

Dans un second temps, je passerai aux travaux pratiques : je me permettrai de rêver à quelques opérations sur ce campus qui permettraient de renforcer cette offre.

Et enfin, je terminerai en esquissant le programme d'une « anthropologie de l'enchantement éducatif ». Il me reste environ 26 minutes : rassurez-vous, je n'ai pas de PowerPoint, je resterai maître de mon rythme.



Tout d'abord, Erving Goffman en quelques mots. Il est né dans une petite ville au nord de Winnipeg en 1922 et il est mort à Philadelphie en 1982. En une dizaine de livres et quelques articles, il a bousculé la sociologie non seulement américaine, mais française, anglaise, allemande — il n'y a sans doute pas un pays dans le monde où l'on enseigne la sociologie qui ne parle de Goffman.

Pourquoi ? Ce n'est pas qu'il soit révolutionnaire : il s'appuie explicitement sur quelques grands ancêtres : Durkheim, Radcliffe-Brown, Simmel du côté européen ; Mead, Cooley, Hughes du côté américain. Mais il a une vision si originale des relations entre les gens, couplée à un tel sens de la formule, qu'il a « percé » très vite et est devenu un classique en moins de trente ans. Quand il est mort brutalement d'un cancer à soixante ans, une onde de choc a traversé la sociologie mondiale.

Il nous faut un exemple d'analyse « à la Goffman ». Dans un texte de 1956 intitulé « La tenue et la déférence³ », il nous entraîne à voir les interactions les plus ordinaires comme des cérémonies au cours desquelles nous nous témoignons mutuellement notre respect : nous nous tenons à une certaine distance, nous ajustons le niveau de notre voix, nous hochons légèrement la tête pendant que l'autre parle, etc. Goffman va ainsi parler des individus en interaction comme de dieux honorés par des prêtres. Je le cite : « Bien des dieux ont été mis au rancart, mais l'individu demeure obstinément, déité d'une importance considérable... Point besoin d'intermédiaires entre de tels dieux : chacun d'eux sait être son propre prêtre⁴ ».

On voit là le sens de la formule de Goffman ; il a une plume bien plus brillante que la plupart de ses collègues et l'on comprend pourquoi son succès dépassera de loin le cercle des lecteurs professionnels. Mais, direz-vous, en ces temps d'incivilité, l'analyse de Goffman n'est-elle pas obsolète ? Ma réponse est que si nous sentons intuitivement que les « idiomes cérémoniels » s'effilochent aujourd'hui, c'est bien que toute notre socialisation d'être-en-société repose sur ces règles « connues de personne, entendues par tous » (pour reprendre la belle formule de l'anthropologue et linguiste Edward Sapir)⁵ Nous rêvons tous, plus ou moins secrètement, de retrouver des espaces publics où règneraient pleinement à nouveau la tenue et la déférence. Ce temps a-t-il jamais existé ? Sans doute pas, mais nous voulons y croire. Je cite encore Goffman, qui ne me paraît pas avoir pris une ride :

« L'individu peut désirer, gagner ou mériter qu'on lui témoigne de la déférence, mais, en général, il n'a pas le droit de s'en manifester lui-même et doit l'obtenir des autres. Cette recherche constitue une raison de plus de rechercher les autres et une assurance de plus de voir les membres de la société entrer en relations les uns avec les autres. S'il en allait autrement, le risque serait grand que chacun se mit à adorer son nombril et que la société se désintègrât⁶ ».

3. Erving Goffman, « La tenue et la déférence », in *Les Rites d'interaction*, Paris, Ed. de Minuit, 1974, pp. 85. Orig. : 1967.

4. Art. cit., p. 84 et p. 85.

5. Je me sers souvent de cette formule dans mon *Anthropologie de la communication*, Paris, Ed. du Seuil, « Points », 2001.

6. Erving Goffman, « La tenue et la déférence », art. cit., p. 52.

ci-contre :

Yves Winkin

© Bertrand Bouckaert

Pour lui, cet « ordre de l'interaction », comme il l'appelle, est une « espèce d'ordre social » : tout manquement à l'ordre de l'interaction est un coup de canif dans l'ordre social. Et ces manquements sont socialement sanctionnés, par une rebuffade, par un embarras, par un lourd regard et des « réparations » sont attendues. Apprendre les règles de l'ordre de l'interaction, c'est apprendre les règles de l'ordre social, c'est apprendre à vivre en société.

Vous voyez maintenant pourquoi nous sommes bien dans un mariage ce soir ? Dans un mariage, il y a de la tenue — nous sommes tous bien habillés, en général — et il y a de la déférence : nous nous comportons en petits prêtres célébrant leurs petits dieux, en tenant simultanément les deux rôles. Nous nous saluons, nous nous sourions, nous allons chercher des verres les uns pour les autres, etc. Je vous laisse transposer cette description sur la présente soirée. Vous avez bien compris où je voulais en venir. Mais il est moins évident de voir en quoi la vision des relations sociales proposée par Goffman est pertinente pour réfléchir à ce qu'une communauté éducative peut — ou plutôt doit — offrir à ses membres aujourd'hui, pour reprendre la formulation énoncée dans mon propos introductif. C'est l'étape suivante.

Il est devenu banal aujourd'hui de dire qu'une école, un lycée, un établissement d'enseignement supérieur doit offrir plus qu'une transmission de savoirs et de savoir-faire.

Dans une société de plus en plus multiculturelle, les établissements d'enseignement sont passés de l'instruction publique à l'éducation, et de l'éducation à la formation tout au long de la vie. Ils sont devenus des instances de socialisation secondaire, veillant parmi toutes leurs autres missions à dispenser des savoir-être, des savoir-être en société. Parler alors de « communauté éducative » n'est pas de l'ordre de la formule aimable mais creuse. C'est que tous les acteurs au sein des établissements sont impliqués dans le processus éducatif, pris dans un sens large, des enseignants au personnel administratif et technique. Tendre un plat à la cantine et faire comprendre qu'un remerciement est attendu, c'est aussi important qu'un cours magistral, parce que la vie en société repose sur le donner, recevoir, rendre.

Et les membres de cette société qui n'ont pas intégré cette règle fondamentale se retrouveront tôt ou tard marginalisés. Comme seront marginalisés tôt ou tard ceux qui n'auront pas intégré les idiomes cérémoniels dont Goffman parlait : c'est au sein d'une communauté éducative qu'on peut apprendre à offrir et à recevoir de la tenue et de la déférence. En cela, oui, l'école est un long atelier de mariage (wedding workshop, si je puis me permettre cet anglicisme), c'est-à-dire qu'elle offre une arène relativement protégée où les jeunes apprennent peu à peu à être des dieux et des prêtres, mais sans qu'on leur dise jamais de quoi il retourne exactement et sans que les éducateurs aient une conscience verbalisée de leur rôle en ce domaine. Tout se passe comme si les jeunes évoluaient dans un « environnement apprenant » qui les amène à devenir des acteurs sociaux compétents par incorporation d'un certain nombre de règles implicites.

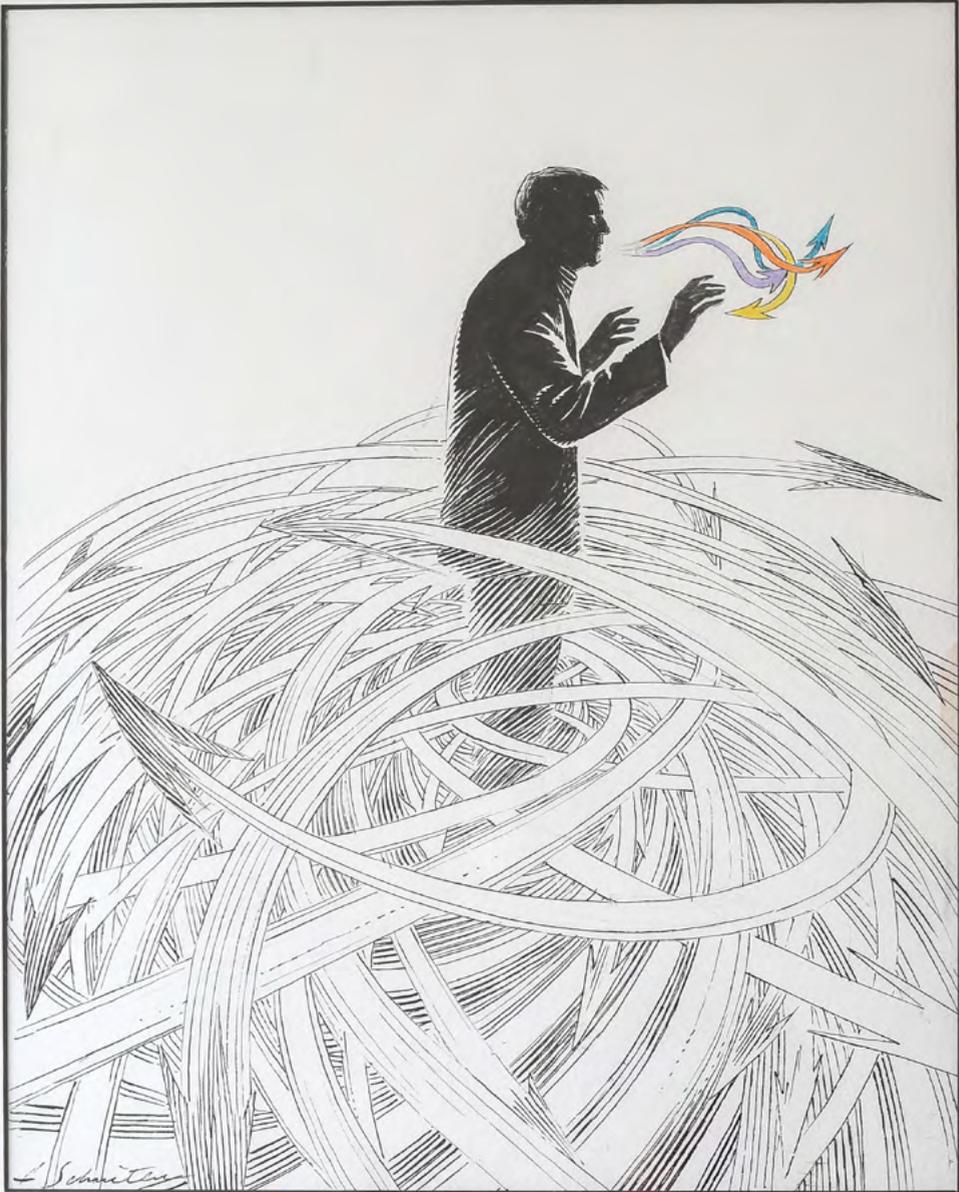
Laissez-moi vous donner quelques exemples. Nous passons ainsi à la deuxième partie de mon intervention, que j'avais appelée « **travaux pratiques** ». Je vais décrire trois moments de la vie de HELMo qui n'existent pas, mais qui me paraîtraient importants à faire émerger pour renforcer la dimension socialisatrice de la communauté éducative qu'elle constitue.



Depuis quelques semaines, l'entrée par le 25 de la rue de Harlez s'est totalement transformée. Sur les grilles, plus de panneaux des entreprises Donnay-Monami (j'ai cru longtemps que les locaux étaient ceux d'une entreprise de construction de courts de tennis), plus de panneaux « Défense de circuler sur les travaux », « Stationnement interdit ». Un artiste a glissé le mot « Bienvenue » dans toutes les langues de l'Union Européenne entre les barreaux, en jouant sur les effets d'optique obtenus en ouvrant et en fermant le portail. Un tapis rouge a été déroulé jusqu'à l'entrée des bâtiments. Des tables, des bancs, des poubelles, des arbres en pot ont été disposés de part et d'autre. Mais le plus spectaculaire recadrage de l'entrée est constitué par les fresques venues orner les deux pignons. On en voit aujourd'hui beaucoup à Liège, mais celles-ci sont particulièrement accrocheuses; elles sont l'œuvre de plusieurs artistes afghans, soudanais et haïtiens. Elles semblent escorter les étudiants et les visiteurs jusqu'à l'accueil.



Tous les mercredis, la cour intérieure de l'ilot HELMo bruisse de joyeux murmures qui ne sont pas seulement ceux des étudiants: c'est jour de marché. L'initiative est venue de quelques enseignants qui estimaient que leur établissement vivait trop replié sur lui-même, alors que le quartier aux alentours oscillait entre redéploiement et bascule dans la fragilité économique et sociale. En collaboration avec quelques commerçants locaux, avec quelques associations mais aussi avec quelques habitants vivant en colocation (comme le CUJÉ: le « Cocon Utopiste Joyeux et Ecologique » de la rue de Harlez), ils ont décidé de monter un marché hybride, où l'on trouverait non seulement des légumes, des fruits et des pains bio, mais aussi une bourse aux jouets, gérée par des enfants, un atelier de réparation de vélos (que l'on peut ensuite revendre ou échanger) — et la liste des propositions ne cesse de s'allonger. Les débuts n'ont pas été faciles, surtout sous la pluie de novembre, mais on peut dire aujourd'hui que la formule a pris sa vitesse de croisière. Les habitants du quartier ont repéré les lieux, les enseignants et les étudiants y font leurs courses et la direction a compris qu'il ne s'agissait pas de concurrencer la Batte mais d'émettre un signal fort à l'intention du monde extérieur quant à l'identité citoyenne de l'école. Elle vient même de mettre des locaux à disposition du marché pour les jours de mauvais temps.



Un enseignant entouré de ses idées et de ses paroles.

Yves Winkin vu par François Schuiten

© François Schuiten



Evidemment, certains voisins n'ont pas été contents : le bal de HELMo a duré un peu tard. Mais il faisait si doux en cette fin juin. Ce n'était pas une rave — c'était un « vrai bal », en robe longue et habit de soirée. Comme une « Prom' » américaine, ou comme un gala de fin d'année dans les « colleges » d'Oxford. Quelques étudiants avaient vécu une année scolaire dans une « high school » américaine ; quelques enseignants avaient eu la chance de participer à un gala oxfordien dans leurs vertes années ; ils en avaient tiré des récits à la fois un peu moqueurs et un peu émerveillés : cette idée d'une année académique qui se termine en apothéose, dans une sorte de bulle enchantée, les titillait. Ils en avaient parlé à la direction, qui avait très vite compris qu'il y avait là une occasion de mettre en pratique ce qu'un conférencier, invité quelques années auparavant pour une rentrée académique, avait appelé l'apprentissage de la tenue et de la déférence. Elle accepta la suggestion d'un bal de fin d'année, mais à la condition que quelques enseignants acceptent d'ouvrir des ateliers de danse de salon, de défilé en robe longue et tuxedo. Bien entendu, les jeunes gens pouvaient porter la robe longue et les jeunes femmes, le costume trois pièces.

Au début, tout le monde prit cela pour une farce carnavalesque et le bal faillit capoter. Mais certain.e.s, et pas seulement parmi les enseignant.e.s, comprirent qu'il y avait une vraie demande de la part des étudiant.e.s pour les gestes de la civilité, de l'étiquette, du savoir-vivre d'autrefois. On pouffa beaucoup, mais on apprit beaucoup. Et le bal s'est peu à peu installé dans les rythmes de l'année académique de HELMo.

Qu'est-ce que j'essaie de dire avec mes trois petits contes ?

Tout d'abord, qu'un établissement d'enseignement primaire, secondaire, supérieur, reçoit ce qu'il donne. Et ce qu'il donne, ce n'est pas seulement du contenu — des cours, en gros — mais des relations : des relations d'accueil, de respect, de bienveillance, qu'il communique à ses enseignants, à ses élèves ou à ses étudiants de diverses manières, notamment par un sas d'entrée très explicitement « designé ». Simultanément, cette entrée fonctionne comme un sémaphore vis à vis du quartier et plus largement de la ville, à qui elle dit d'emblée ses valeurs et ses prises de position face au monde.

C'est qu'un établissement d'enseignement aujourd'hui, à l'instar des églises, des musées, des bibliothèques publiques, des centres culturels, se voit confier de multiples missions qui n'étaient pas les siennes au départ, dans une relation symbiotique avec son environnement social, économique, urbanistique.

Des missions parfois difficiles à assumer, tels l'accueil de personnes en grande détresse ; des missions parfois chronophages et budgétivores. Il s'agit donc de repérer les besoins, de devancer les demandes et de mettre en place divers dispositifs de solidarité — qui ne se résument pas à une collecte de fonds.

Mais un établissement d'enseignement, c'est aussi un ensemble de moments forts, égrenés tout au long de l'année, avec une apothéose finale. Par rapport aux campus résidentiels, notamment américains, les établissements européens sont le plus souvent tristounets quant à leur manière de célébrer la fin de l'année académique. Ils se privent ainsi d'un mode d'apprentissage des relations sociales dont on a tenté de montrer plus haut toute l'importance.

En un mot comme en cent, ce que mes trois petits contes ont essayé de dire, c'est qu'un établissement d'enseignement supérieur peut être pensé comme un « environnement apprenant » au sein duquel les jeunes apprennent à devenir des acteurs sociaux compétents par incorporation d'un certain nombre de règles implicites — je reprends ici une phrase énoncée à la fin de ma première partie.

Il est temps d'arriver à mes conclusions.

Dans une vie antérieure, il y a une dizaine d'années, je dirigeais l'Institut français de l'Education; j'étais en relation constante avec l'Inspection générale et la « DGSCO » (Direction générale de l'enseignement scolaire), dont le responsable était Jean-Michel Blanquer, l'actuel ministre de l'Education nationale. J'avais proposé à la DGSCO de lancer une grande enquête sur « Le Bonheur à l'école ». On m'avait regardé avec des yeux ronds. Il y avait comme une incongruité fondamentale à associer le mot « bonheur » au mot « école ». J'avais dû me rabattre sur une série de séminaires portant sur les pédagogies alternatives. Mais je n'ai jamais digéré que la formule « La tristesse à l'école » semble plus acceptable aux yeux des inspecteurs que son contraire.

Je voudrais donc terminer mon allocution en esquissant le programme d'une « anthropologie de l'enchantement éducatif », qui déboucherait sur des recommandations concrètes quant à l'amélioration du BEB — bonheur éducatif brut (le Bhoutan, vous le savez, a officiellement mis en place en 2018 le BNB — Bonheur national Brut).

Depuis le milieu des années 90, je travaille à construire une « anthropologie de l'enchantement », tant sur le plan théorique que sur le plan empirique. Par enchantement, j'entends l'emboîtement d'un dispositif et d'une disposition résultant en une « suspension volontaire de l'incrédulité », selon la merveilleuse formule du poète anglais William Coleridge. Le « dispositif », c'est tout lieu qui accueille des participants qui viennent avec une certaine « disposition ». L'exemple le plus frappant, c'est encore Disney Land. D'un côté une énorme machinerie, gérée par des « ingénieurs de l'enchantement »; de l'autre, des visiteurs, qui sont prêts à se laisser immerger, tout en se disant : « je sais bien, mais quand même », qui est une définition de la dénégation proposée par un psychanalyste français, Octave Mannoni. Et dans une sorte de « collusion », un terme de Goffman, les uns aident les autres à y croire, le temps de serrer la main à Mickey, de remonter du fond de la mine en hurlant, etc. Ce sont là des moments d'enchantement très brefs, très intenses, que l'on peut ressentir en diverses circonstances — j'ai ainsi écrit une quinzaine de récits d'enchantement, en empruntant les voies ce qu'on appelle aujourd'hui l'« autoethnographie ».

Mais il est d'autres formes d'enchantements, de plus basse intensité, mais durant souvent plus longtemps, et ne nécessitant pas de dispositif important — la force de la disposition venant compenser. J'ai ainsi analysé l'enchantement sur le chemin de St. Jacques. Mon collègue Jean-Michel Baudouin, professeur de formation des adultes à l'Université de Genève, a analysé plusieurs dizaines de « carnets d'enchantement » qu'écrivaient ses étudiants. Ainsi une maman raconte son moment de bonheur à laisser sa petite fille sauter dans toutes les flaques sur le chemin du retour de l'école — en s'y mettant elle-même.

En quoi le dispositif éducatif serait-il en mesure de cueillir les dispositions à l'enchantement des élèves et des étudiants pour créer une immersion dans un monde non pas imaginaire, mais dans un monde qui se rapprocherait de la cérémonie de mariage de Goffman ? Un monde où les interactions seraient « euphoriques » (encore un terme employé par Goffman), sans accrocs, ni embarras, ni demandes de réparation. Il y aurait une longue enquête à mener sur les établissements dont l'architecture, dont les pratiques pédagogiques, dont les activités « extra-scolaires », citoyennes, communautaires pourraient être considérées comme autant de dispositifs d'enchantement. Pourquoi d'ailleurs songer d'emblée aux écoles alternatives ? Il suffirait d'une entrée, d'un marché, d'un bal à HELMo pour s'en rapprocher... Il y aurait une autre longue enquête à mener sur les dispositions des élèves et des étudiants, sur leurs ressources et leurs capitaux de départ, sur leur évolution au fil des mois et des années. Qu'est-ce qu'un apprentissage du bonheur ? Et comment évaluer la relation entre enchantement éducatif et compétences acquises, à la fois en termes de savoirs, de savoir-faire, de savoir-être ? Voilà le programme...

Il ne me reste plus qu'à vous remercier pour votre patience, en espérant ne pas vous gâcher la fête qui va suivre en vous rendant trop conscients de ce qui va s'y jouer... Retrouvez-vous et oubliez le reste !

Par une nuit douce

Un anthropologue à HELMo

Yves WINKIN

Professeur extraordinaire

émérite de l'Université de Liège

yveswinkin29@gmail.com



Le cocktail de la rentrée académique HELMo du 21 septembre 2021 me donne l'occasion d'illustrer les propos généraux que j'ai tenus sous le titre « Le monde, en vérité, est une cérémonie ». De l'avis général, ce fut une belle soirée. Mais qu'est-ce qui nous mène à dire qu'une soirée fut « belle » ? Quels sont les éléments que nous rassemblons très vite dans notre tête, sans trop y réfléchir, pour en conclure qu'on est content d'être venu ? Une chose est de manier des concepts ; une autre est de les montrer à l'œuvre, dans une situation bien précise. Sans avoir eu l'intention préalable de me fondre dans la soirée pour en tirer ultérieurement une analyse, à la manière d'un anthropologue faisant de l'observation participante, j'ai gardé néanmoins assez d'éléments en mémoire pour tenter de reprendre ici, un peu posément, quelques formulations trop rapidement exprimées oralement.

La suspension volontaire de l'incrédulité

Un participant m'a ainsi posé la question durant le cocktail : vous avez parlé de « suspension volontaire de l'incrédulité », mais ne s'agirait-il pas plutôt de « suspension volontaire de la crédulité » ? De fait, la formule de Samuel Coleridge, telle qu'il la formule dans une lettre à son ami William Wordsworth en 1817 peut paraître étrange. Mais c'est bien d'incrédulité (disbelief) dont il parle pour décrire la « foi poétique » nécessaire à la lecture d'un poème où il est question, par exemple, de fantômes.

Au fond, l'enchantement est une ruse avec soi-même

De très nombreux commentateurs n'ont cessé de remettre cette formulation en question, mais elle résiste à toutes les critiques depuis deux siècles. Quand j'ai commencé, au début des années 1990, à employer le terme d'enchantement pour décrire aussi bien des opérations de relations publiques que des activités touristiques, j'ai trouvé qu'elle résumait bien tout ce qui se passe dans la tête des participants qui ont envie de s'immerger, surtout si j'y ajoutais en complément la formule d'Octave Mannoni, « Je sais bien mais quand même ». Alors, comment analyser une soirée comme celle du 21 septembre dans cette perspective ?

Disposition et dispositif

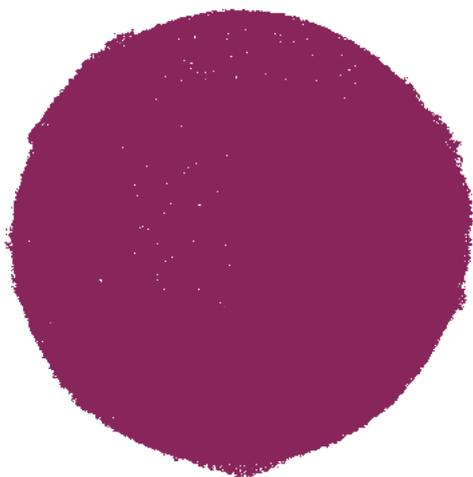
Il faut sans doute commencer par rappeler que les participants se sont auto-sélectionnés. Tous les invités ne sont pas venus (heureusement, d'ailleurs). Ne sont présents ce soir-là que les mieux disposés, qui se réjouissent de revoir les amis, ainsi que ceux qui ont estimé qu'ils devaient être présents et qui sont venus à reculons. Comme me disait un autre participant : « en général, on vient avec des pieds de plomb... ». Est donc à l'œuvre une disposition, pour reprendre encore une fois ce terme issu de la philosophie mais aussi de la sociologie¹. Mais cette disposition, en début de soirée, n'est encore qu'une orientation flottante. On attend de voir, en quelque sorte. Et il va falloir qu'un dispositif bien huilé se mette en place pour que la bascule ait lieu à un moment donné, c'est-à-dire qu'on se laisse aller « à y croire », qu'on suspende l'incrédulité — et ce n'est pas juste l'affaire d'un verre de trop. L'incrédulité repose sur une méfiance quant à la sincérité des discours, des gestes et des sourires. Murmure dans une oreille : « attention, on n'est pas en famille, quoi que la direction dise ». Murmure dans l'autre oreille : « je sais bien, mais quand même (ils sont tous trop sympas ce soir) ». Et puis, basta ! La nuit est trop douce, le swing de la chanteuse est trop réussi et les petits rouleaux se laissent manger...

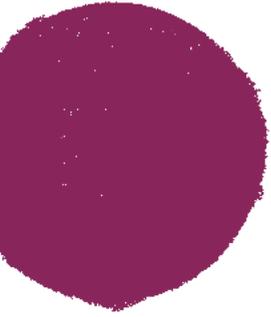
Il faut analyser de plus près tous ces éléments du dispositif qui vont provoquer à l'un ou l'autre moment l'immersion, l'adhésion, l'engagement (tous les mots conviennent).

Les ingénieurs de l'enchantement

Ceux que j'appelle volontiers les « ingénieurs de l'enchantement » avaient mis en place des signes de fête, très aisément identifiables : la descente des escaliers de l'amphithéâtre en musique, les tentes blanches dressées dans la cour, les verres sur les tables attendant qu'on les happe au passage, etc. Ce sont les éléments les plus maîtrisables du dispositif. Mais il en est d'autres qui sont plus aléatoires. Malgré leur possible impact sur la définition du moment, ils ne sont pas toujours entièrement gérables.

1. En philosophie, je renverrais volontiers au livre d'Emmanuel Bourdieu, *Savoir Faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Paris, Editions du Seuil, 1998. En sociologie, Bernard Lahire est un des représentants les plus connus de cette école. Voir par exemple *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.





Ce soir-là, ils ont concouru au renforcement de l'euphorie interactionnelle, pour reprendre une autre expression d'Erving Goffman, c'est-à-dire à une parfaite fluidité des échanges. Ainsi, le personnel évoluait avec beaucoup d'aisance entre les participants. Et si l'un des participants prenait l'initiative de faire circuler un plateau posé sur une table, aucun rappel à l'ordre n'était manifesté — ce qui arrive souvent dans des réceptions plus formelles. Toujours à propos du cocktail « dinatoire », l'offre de nourriture était à la fois simple à manger et roborative. Elle n'exigeait pas quatre bras comme c'est parfois le cas dans des réceptions trop sophistiquées (et trop légères). Enfin, une série d'espaces contigus faisait en sorte qu'il était tantôt possible de participer au brouhaha central, tantôt de s'en éloigner en allant dans la cour ou dans une des salles mises à disposition de la réception. En clair, pas besoin d'aller jusque dans les toilettes pour se parler tranquillement, comme c'est parfois le cas...

Un troisième ensemble d'éléments a concouru à l'efficacité du dispositif, tout en n'étant pas du ressort des responsables : un temps très agréable, permettant d'aller et venir entre les espaces extérieurs et intérieurs, une cour qui donne l'impression d'un cocon protecteur, grâce à la protection des maisons qui l'entourent (et sans voisins qui se manifestent !). Et la nuit. La nuit, avec ses ombres et ses lumières, concourt grandement à la magie d'une réception.

Le moment de bascule

Cela dit, un dispositif, aussi raffiné soit-il, ne pourra jamais seul conduire à l'enchantement. Au mieux pourra-t-il être ajusté en temps réel par des ingénieurs sensibles aux dispositions des participants. Mais la production de la bascule conduisant à l'enchantement sera toujours la résultante de la conjonction entre dispositif et disposition. Ce qui permet de suggérer pourquoi on peut sortir très déprimé d'une soirée parfaitement organisée comme on peut sortir très joyeux d'une soirée foutraque. En fait, la bascule vers l'enchantement provient d'un double mouvement de décadage/recadrage : dans un espace-temps donné — par exemple la cour intérieure du Campus Guillemins le 21 septembre 2021, entre 19 : 30 et 21 : 30 — tout s'est passé comme si un autre monde s'était donné à voir : libre, joyeux, fraternel. Tous n'ont pu voir ce monde alternatif, car ils n'ont pas pu saisir les signes produits par le dispositif et les intégrer sous un « pleasure dome » (pour faire allusion à un poème de Coleridge) ; ils n'arrivaient pas avec les lunettes adéquates.



Peur du sortilège

D'autres, plus rares sans doute, ont eu peur du vertige qui les saisissait. Je m'explique.

La mise en chant, l'enchantement, c'est l'affaire des sirènes dont Ulysse parvient à déjouer le traquenard en se faisant ligoter au mat de son bateau. C'est aussi l'affaire de Merlin l'enchanteur, le jeteur de sorts. Et à Disney Land, le hurlement de plaisir en sortant de la mine où l'on a été précipité à toute allure est bien la conversion d'un hurlement de peur. D'ailleurs, un cinéaste a bien traduit cette ambivalence. Dans « Disneyland, mon vieux pays natal » (2000), le cinéaste français Arnaud des Pallières présente le parc comme un cauchemar et non comme une féerie, plus proche de Drancy (le camp d'internement) que de Shangri-la. La face sombre et angoissante de l'enchantement comme sortilège est le double de l'enchantement comme vif plaisir. Il en va de même pour la magie : elle émerveille comme elle fait peur.

Est-ce à dire que la soirée qui nous occupe a recelé une part obscure ? Pour certains, c'est très possible. Sans même évoquer l'agoraphobie ou la nyctophobie (peur de la nuit), on peut se demander si la crainte de la perte de contrôle au moment où l'immersion dans l'enchantement opère (grâce au chevillage entre disposition et disposition évoqué plus haut) ne provoque pas un recul effrayé — un ressaisissement homologué d'une brusque

2. Notons que c'est la seconde fois que j'évoque dans cette brève analyse les fonctions des toilettes, qui sont bien plus nombreuses que leur apparence le laisserait croire. Dans *La Présentation de soi*, Goffman analyse longuement les activités qui prennent place en « région postérieure » (pp. 110-135).

sortie de rêve. En cela, les toilettes dotées de miroirs constituent des lieux très importants de recomposition de soi avec soi-même².

3. Pour poursuivre la réflexion : Emmanuelle Lallement et Yves Winkin, « Quand l'anthropologie des mondes contemporains remonte le moral de l'anthropologie de la communication », *Communication*, 13 | 2015, 107-122.

Mais il est possible d'envisager la dynamique de l'enchantement dans une perspective plus rassurante. Pour ceux qui acceptent de s'immerger dans cet autre monde, ne fût-ce que le temps d'une conversation, un espace de créativité peut s'ouvrir, très ouvert et très libre. On peut se laisser à spéculer, à inventer, à refaire le monde sans contrainte. Lorsque le réel vient frapper à la porte — subitement, on s'aperçoit que le personnel ramasse les verres —, on peut tout effacer ou tout garder. Les chevauchées dans un monde enchanté sont toujours réversibles. Mais on peut aussi les cultiver soigneusement, en coucher les traces sur le papier. C'est ainsi qu'en cette belle soirée du 21 septembre dans la cour intérieure du site HELMo de la rue de Harlez, diverses conversations enchevêtrées ont donné lieu au présent petit texte³. Grâce en soit rendue à ceux et celles qui m'ont accueilli dans leur cercle et m'ont laissé causer, causer...



Rencontre avec l'Enfant Pavé...

Le rap comme instrument d'« empowerment »¹...



Pierre Étienne enseigne la musique et l'écriture aux futurs animateurs socio-sportifs et culturels.

Ancien membre du collectif Starflam sous le pseudonyme de l'« Enfant Pavé » il mobilise son expérience d'artiste et sa passion du rap pour travailler la notion d'« empowerment » avec ses étudiants.

Pierre ÉTIENNE

Enseignant à HELMo ESAS

p.etienne@helmo.be

Edith

Bonjour Pierre. Pourrais-tu nous résumer ton parcours avant que tu ne deviennes enseignant à HELMo?

Pierre Etienne

C'est sans doute un peu long... J'ai commencé par des études d'Art dramatique au Conservatoire de Liège, mais déjà à l'époque, de manière « Underground », j'étais engagé dans la mouvance hip-hop et dans le rap. A la fin des années '90, je faisais partie d'un collectif d'artistes appelé « Malfrats Linguistik ». C'est là qu'est né le groupe de rap « Starflam », qui a connu son petit succès avec « La Sonora² ». Pendant une dizaine d'années, nous avons enchaîné les concerts un peu partout. C'est également à cette époque que j'ai commencé à ressentir le besoin de transmettre mon expérience. Evidemment, je ne savais pas encore que j'allais en faire mon métier principal, mais l'essentiel était déjà là. L'écriture me permettait de mettre des mots sur la lecture que j'avais du monde et de la transmettre à notre public et, de plus en plus régulièrement, je m'investissais dans de l'animation ou de la formation dans des maisons de jeunes, des écoles, en IPPJ, en prison... Je me suis constitué un bagage qui me sert encore aujourd'hui. Ce qui est magique, avec le rap, quand on a envie d'être dans une démarche de transmission, c'est que c'est une musique à laquelle on peut avoir accès facilement. C'est peut-être ce qui explique son succès. Même si j'ai tourné la page « Starflam », je suis encore engagé dans un projet solo intitulé « King Lee ». Toujours du rap... On ne se refait pas!

1. La notion d'« empowerment » (littéralement « donner du pouvoir ») désigne, en travail social, l'ensemble des dynamiques qui permettent aux publics marginalisés de retrouver des capacités d'action sociale.

2. L'album a été disque de platine en Belgique avec près de 30 000 exemplaires vendus.

Edith

Comment un rappeur est-il arrivé à HELMo?

P.E.

Je ne sais pas très bien ce qui leur a pris... C'était au tout début de la formation d'animateur socio-sportif et culturel et comme j'étais très actif dans le secteur associatif, j'imagine que mon profil leur a plu. Toujours est-il qu'en 2016 j'ai été engagé pour dispenser les cours de « Musique et écriture » et encadrer le cours de Pratique professionnelle. Pendant quelques années, j'ai cumulé mon travail à HELMo avec un travail d'animateur, mais aujourd'hui, l'enseignement est mon activité principale.

Edith

Pourrais-tu nous expliquer comment ton parcours artistique influence ton travail d'enseignant ?

P.E.

Comme je te le disais, j'ai pris conscience de mon besoin de transmettre mon expérience. C'était déjà le cas dans ma pratique artistique. Ce n'est pas un hasard si j'ai étudié le théâtre et que je fais du rap. C'est également le cas, bien entendu, dans mon travail d'enseignant à HELMo. Mais entre les deux, il y a eu un maillon important, c'est mon parcours d'animateur et de formateur.

***La diversité
de chacun fait
la richesse
de tous.***

Je suis artiste, j'ai été animateur et aujourd'hui je suis enseignant et je forme de futurs animateurs. Aujourd'hui, entre l'art, l'éducation permanente et mon travail d'enseignant, je vois un trait d'union qui ne me semblait pas évident au départ : c'est la notion d'« empowerment ». C'est une notion très présente dans le monde de l'éducation permanente, mais qui est peut-être un peu moins centrale dans la démarche

pédagogique. Ma conviction, c'est que l'art est l'outil pédagogique qui permet le mieux de travailler l'« empowerment ».

On peut traduire « empowerment » par « mise en capacité de... ». Apprendre les bases d'une technique artistique, quelque qu'elle soit, permet de se familiariser avec des outils et de les utiliser pour réfléchir « artistiquement » l'état naturel d'aliénation dans une logique de catharsis, ce qui est le stade initial d'un processus d'émancipation. C'est encore plus marqué dans le champ du travail social et plus spécifiquement encore dans celui de l'animation où la finalité est prioritairement, je pense, l'émancipation.

Edith

C'est une thèse très forte que tu formules : l'idée que ce que l'art peut apporter à l'enseignement et à l'éducation en général, c'est l'« empowerment »...

P.E.

C'est ma conviction. Une autre des spécificités de l'animateur, selon moi, c'est qu'il sera impliqué tout au long de sa carrière professionnelle dans des processus de co-construction. C'est-à-dire qu'il devra composer avec des publics divers pour mener des projets en fonction de leurs besoins spécifiques identifiés. C'est donc une posture plus transversale que « top down ». Il est logique dès lors que l'enseignement de l'animation soit imprégné de ces logiques de « mise en capacité de... » et de co-construction. C'est aussi une croyance très forte aux potentialités et aux compétences de chaque être humain.

Edith

De quelle manière l'art nous donne-t-il du « pouvoir », des capacités d'action sociale ?

P.E.

Faire de l'art, c'est s'émanciper du monde tel qu'il nous est proposé « explicitement ». C'est se donner le pouvoir de le transcender. C'est trouver une forme d'échappatoire au réel. Pour faire écho aux analyses du Professeur Winkin : l'art nous permet de suspendre volontairement notre crédulité.

Témoignage d'étudiant

Le cours de musique et écriture m'a ouvert l'esprit au niveau social. Dans un premier temps, c'est un outil qui m'a permis de mettre des mots sur des choses que je n'arrivais pas à dire dans ma vie personnelle. Dans un second temps, j'ai développé cet outil avec des jeunes qui avaient des difficultés d'expression de soi.

La musique c'est quelque chose qui rassemble les générations et les genres et qui parle à beaucoup. Donc, au travail, j'ai utilisé la musique pour que les jeunes puissent raconter leur histoire ou simplement décharger leurs sentiments enfouis.

Ce n'est peut-être pas le cours qui semble le plus utile de prime abord, mais je me rends compte qu'au final c'est celui dont je me sers le plus au quotidien...

Edith

Comment ça se passe, concrètement, lors de tes cours avec les étudiants ?

P.E.

Mon cours « Musique et écriture » intervient comme activité d'apprentissage en parallèle de l'AA « Théâtre et Danse » dans une unité d'enseignement intégrée intitulée « Réaliser un projet culturel d'intervention dans l'espace public ». Il est important de bien comprendre que la finalité de cette unité d'enseignement n'est pas de faire de l'animation « pour l'animation ». Il s'agit d'amener les étudiants, en premier lieu, à identifier, analyser et expérimenter une question sociétale. Ce n'est que dans un deuxième temps que l'intervention dans l'espace public est envisagée.

Il s'agit donc d'une intervention qui est signifiante socioculturellement, qui est porteuse de « dissensus ». Le dissensus, selon le philosophe Jacques Rancière, est une reconfiguration conflictuelle du monde³. Ou qui donne lieu à une « situation » au sens de Guy Debord par exemple. C'est sans doute un peu « prise de tête » et certainement très éloigné de ce qu'on appelait autrefois les « beaux » arts... Ça, c'est la feuille de route dans une logique d'intégration. Et puis, il y a les étudiant(e)s. Nombre d'entre elles-eux viennent de la campagne et ont eu des parcours scolaires parfois chaotiques. Souvent, je me dis que je dois les aborder comme un animateur en maison de jeunes plus que comme un enseignant.

3. À ce propos voir: Ait Ahmed, L., « Le dissensus et l'avenir du travail social », in *Edith. Histoires de savoirs*, 2, 2019, pp. 102-107.

Après une rapide prise de contact, j'essaie d'introduire des exercices de dynamique de groupe que j'alterne avec des approches plus théoriques.

Les approches plus théoriques sont également abordées dans les autres AA de l'UE notamment dans cadre du cours *Travail Social Communautaire et Coordination de l'intervention dans l'espace public*. Mon rôle sera d'accompagner l'opérationnalisation de ces concepts par le biais de la musique et de l'écriture. Petit à petit, j'essaie de les sensibiliser à l'art comme questionnement, comme reconfiguration du monde, comme intervention sociale...

J'utilise aussi des exercices ludiques pour les faire entrer progressivement dans l'écriture. Par exemple le « cadavre exquis » dans lequel chacun écrit une phrase sur une feuille puis plie la feuille pour cacher la phrase et ainsi de suite pour composer un texte collectif et disparate.



Ou encore l'activité « un mot/une heure ». Je distribue un mot à chaque étudiant et il dispose d'une heure pour écrire un texte dans le style qu'il choisit. Il faut aussi démystifier l'écriture. Car souvent l'écriture est associée à une forme de contrainte. Les dictées ne sont pas un bon souvenir pour tout le monde... J'aborde de la même manière le storytelling, le happening, etc. Et bien entendu : le rap !

Maissi les étudiant.e.s préfèrent formaliser avec du rock ou de la chanson française c'est également possible. La technique artistique est toujours ici au service de la mise en forme de l'intervention dans l'espace public.

Réalisation d'étudiant lors de l'activité "1 mot/1heure"

Non, en réalité vous savez, je ne vais pas m'arrêter là, je vais plutôt vous parler de ma perception de ce mot et de mon ressenti. Je pourrais vous faire ma militante LGBTQIA+ ou féministe qui veut défendre la différence des genres à travers ce texte mais ce n'est rien de tout cela.

Ce que je veux dire par des questions de genre, d'orientation sexuelle, de couleurs de peau, c'est un mélange de tout ça. L'idée, ce n'est pas que les noirs restent entre eux parce qu'on les rejette, ce n'est pas tabasser des PD en Tchétchénie parce que la police a demandé aux parents d'enfants homosexuels de les tuer, ce n'est pas non plus rester dans son pays, avec sa langue, ses habitudes, son groupe d'amis sans aller voir plus loin et s'ouvrir au monde. La multiculturalité, c'est un mélange. Un mélange de genre, de couleurs, de sexualité, de culture dans l'assiette, de culture dans la tête. C'est l'ouverture d'esprit, le partage, le retour à la communauté avec les quartiers culturels et une distance avec l'individualisme.

La multiculturalité nous force à sortir de notre bulle de confort. Le plus dur avec ce mot, c'est la diversité de ce mot. Vous voyez, on en revient toujours à parler de diversité dans ce texte, de différences. Mais le plus enrichissant dans cette diversité, dans ces différences, c'est l'échange entre eux. Il faut pouvoir aller vers ce que l'on ne connaît pas. Car oui, n'oublions pas une chose :

« La diversité de chacun fait la richesse de tous ».

[Julos Beaucarne]



Chapitre 2

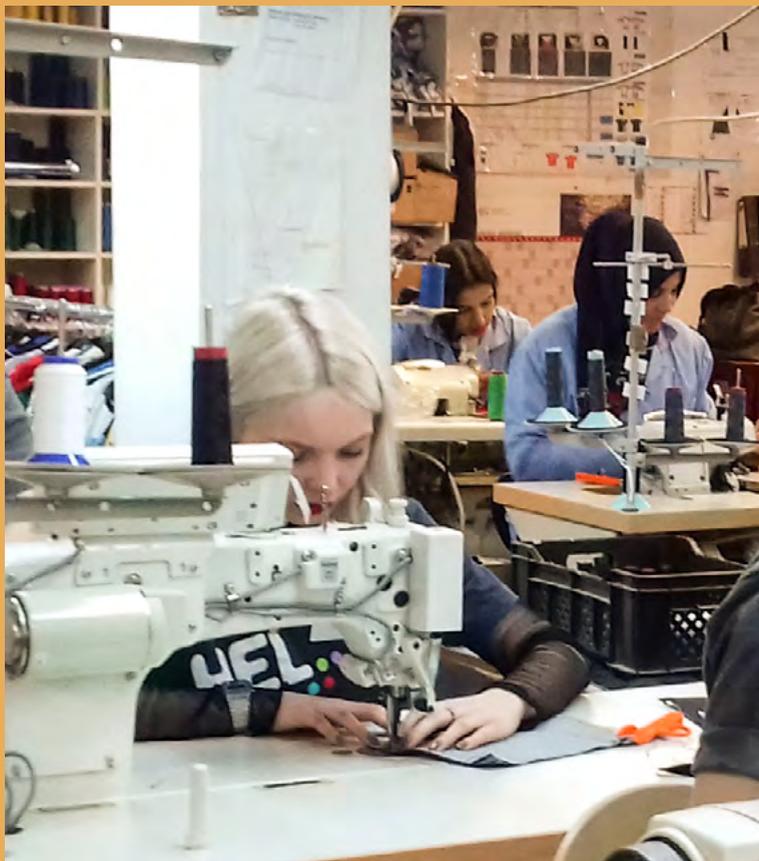
Créer et innover

- **UpCycling**
- **L'art et la manière**
- **Un dancefloor techno-écolo qui rend moins idiot**
- **Step by step. Une pédagogue entre dans la danse**
- **Parce que c'est tellement difficile d'en parler**

Quand la mode devient circulaire, le monde tourne plus rond...

UpCycling!

Petit à petit, les codes de l'économie durable gagnent du terrain dans tous les secteurs d'activité. La mode n'échappe pas à cette lame de fond. À HELMo Mode, le projet UpCycling réconcilie la mode et l'économie circulaire.



Mode & durabilité : qu'est-ce que l'UpCycling ?

Le monde de la mode et l'industrie textile en général sont régulièrement pointés du doigt pour leur manque de responsabilité économique, écologique et sociale. Pourtant, un nombre croissant de consommateurs écoresponsables souhaitent s'habiller de manière plus respectueuse de la planète et des droits des travailleurs. Certains sont même disposés à accepter le surcoût lié aux différents labels « éthiques ». D'autres, surfant sur l'engouement pour l'esthétique « vintage », font le choix de s'habiller en seconde main.

Malgré cela, la notion même de « mode », qui suppose des « collections » renouvelées chaque saison — voire même « en continu » pour ce qu'on appelle la « fast fashion » — semble tellement marquée par l'idéal consumériste qu'on voit mal comment la faire entrer dans un modèle économique « durable ».



Pourtant, depuis quelques années, on voit se développer, dans le secteur de la mode, un modèle économique dit « circulaire » dans lequel les composants sont recyclés indéfiniment (ou presque) dans une boucle « production – consommation – recyclage » dans laquelle les éléments recyclés servent de matière première à la production. Dans le domaine de la mode, on appelle « UpCycling » ou « surcyclage » la tendance qui consiste à utiliser les éléments d'une ancienne production comme matière première d'une nouvelle collection.



Il était une fois UnikForm...

L'aventure de l'UpCycling à HELMo Mode commence voici quelques années avec le projet UnikForm porté par Sylvia Verschelden¹.

A l'origine, le projet UnikForm était né d'une demande du secteur hospitalier, qui était à la recherche d'une ligne de vêtements médicaux attrayants répondant à des exigences techniques spécifiques. Il a également débouché sur une réflexion sur ce que pourrait être une tenue qui, lors des proclamations des diplômés HELMo, pourrait jouer le même rôle de « marqueur d'identité académique » que les toges lors des proclamations universitaires. Une petite collection a été dessinée, quelques modèles ont été sélectionnés et finalement produits, en Tunisie, dans le cadre d'un partenariat entre Hautes écoles et entreprises du secteur.



1. Voir Verschelden, S., « Défilé de mode chez les femmes en blanc », in *Edith. Histoires de savoirs*, 1, 2018, pp. 118-121.

« Apprendre aux étudiant.e.s à faire de l'Upcycling (Surcyclage) me semble indispensable à l'heure actuelle. »

Témoignage de Sébastien Denies

Cela peut se faire au départ de vêtements existants (comme c'est le cas pour ce projet), au départ d'accessoires (textiles ou non), au départ de tissus de récupération (draps, nappes... tissus de déstockage ou d'anciennes collections), ou au départ d'autres matériaux à détourner de leur utilisation première.

La démarche peut démarrer de plusieurs manières : soit en choisissant les "matières premières", soit en se laissant guider par les découvertes. Dans les deux cas, cela demande d'être très créatif pour réussir à exploiter ce qui existe et le transformer en quelque chose de nouveau. Comme le disent Viktor & Rolf, plus le cadre est restreint, plus cela demande d'être créatif. Pour ce projet, le choix des cinq chemises de départ était important pour se sentir inspiré.e, pour créer une harmonie, et pour avoir suffisamment de tissu pour travailler.

Artistiquement, c'est très différent que de partir d'une feuille blanche. Il faut tenir compte des formes des vêtements choisis, de leurs détails, de leurs finitions, de leurs différences (de tailles, de matières, de couleurs, de motifs...).

Recréer un vêtement au départ de cinq vêtements permet de jouer avec plus de matières, plus de détails, plus de caractéristiques, plus de "codes". Cela donne aussi plus de liberté pour créer de nouvelles formes, de nouvelles coupes. De nombreuses démarches sont envisageables : décomposition/recomposition, déconstruction/reconstruction, multiplication/répétition d'éléments, travail de plis, de fronces, de volants, drapés, travail en biais, superposition, travail à l'endroit ou à l'envers...

Au niveau des finitions, il faut penser à une certaine simplicité, avec une pointe d'inventivité, pour, si possible, n'utiliser que des éléments de finitions de récupération (soit venant des cinq chemises de départ, soit d'autres vêtements de seconde main).

Dans une démarche d'économie circulaire, l'idéal serait de penser à la suite, puis à la fin, de la vie du nouveau vêtement. Mais cela demande d'autres réflexions. Une étape à la fois vers une mode meilleure, vers un monde meilleur...



Il est très important de conscientiser les étudiants aux enjeux du secteur dans lequel ils évoluent.

Des projets de cet ordre sont dès lors fondamentaux pour notre cursus. D'une part, ils permettent une approche concrète et confrontent les étudiants aux contraintes réelles du monde de l'entreprise, et d'autre part, ils permettent une ouverture d'esprit qui les invite à réfléchir à un autre mode de création.

Laetitia Braham, Directrice de la Section Mode de HELMo



Voilà donc Sylvia Verschelden en route vers la Tunisie avec ses étudiantes. Au cours d'une visite d'entreprise, leur partenaire leur fait la proposition suivante : « Une de nos marques a fait faillite, il nous reste un stock de près de 20.000 pièces, voudriez-vous les UpCycler ? ». Le projet UpCycling était né !

Y a plus qu'à...

Dans un premier temps, les étudiants vont travailler sur un ensemble à « Up-Cycler » constitué d'une trentaine de modèles différents. Chaque étudiant reçoit un « kit » avec un modèle à reconditionner sur base de consignes. L'entreprise se révèle rapidement plus complexe qu'il n'y paraît. Les questions sont nombreuses.

Créatives d'abord : « UpCycler », ce n'est pas seulement recombinaison des éléments, faire une nouvelle veste à partir de plusieurs anciennes vestes par exemple, mais créer quelque chose de neuf à partir d'une matière première qui a déjà « vécu ». Les éléments qui composent une veste peuvent devenir des bonnets tricotés, des pantoufles ou des accessoires par exemple...

Techniques ensuite : Comment « démonter » les vêtements ? Comment « récupérer » les éléments valorisables ? Quelles combinaisons de tissus sont possibles, ou pas, pour quel usage, après quel traitement ? Etc.

Economiques enfin : Si la « matière première » est gratuite, sa mise-en-cœuvre nécessite davantage d'opérations. Il faut calculer le coût de chacune d'entre elles, éventuellement identifier des acteurs intermédiaires et intégrer ces contraintes dans le projet, etc.

Ce sera la grande leçon de cette première expérience : l'UpCycling est une démarche économique, technique et artistique exigeante, qui doit répondre à un cahier des charges précis et, pour une part, ce cahier des charges n'est pas encore entièrement construit.

Quand la pédagogie par projet rencontre la recherche

Cette première collaboration avec la Tunisie a sans aucun doute été un succès pédagogique et humain. Elle a également fait apparaître un intérêt croissant des étudiants pour une approche de la mode plus « verte ». Parallèlement, elle a démontré que l'UpCycling ne nécessitait pas seulement une transformation du regard artistique mais en outre, techniquement et économiquement, de suivre un cahier des charges spécifique.

La démarche « UpCycling » va donc se poursuivre avec les étudiants, mais cette fois avec des partenaires locaux. Le nouveau projet se réalisera en collaboration avec le groupe « Terre ». Plusieurs démarches sont déjà en cours. Par exemple, les étudiants vont aller sélectionner cinq chemises chez « Terre », les « UpCycler » et les exposer dans les locaux de l'entreprise à l'issue d'une sélection qui verra les meilleures réalisations être récompensées. Dans le même temps, toujours en collaboration avec « Terre » une réflexion plus large est menée sur la récupération des déchets de tissu et leur revalorisation sous diverses formes. Et ce n'est pas tout. Une collaboration avec une école de mode à Gand se dessine et des discussions sont en cours avec des entreprises...

Sylvia Verschelden envisage également de faire de ce projet pédagogique le support d'un projet de recherche-action. Le but serait de construire un « manuel de bonnes pratiques » des démarches d'UpCycling, avec un volet plus « artistique », identifiant les spécificités de la démarche, et un volet plus technique et économique détaillant le cahier des charges de l'approche UpCycling dans le secteur de la mode.

Sylvia VERSCHELDEN

Enseignante HELMo Mode

sverschelden@helmo.be



L'art & la manière.

*Quand la créativité technique
rencontre la créativité artistique*



Pinky PINTUS

Enseignante en Architecture

d'intérieur ESA St. Luc

pintus.pinky@saint-luc.be



Bernard RAUSIN

Enseignant HELMo Gramme

b.rausin@helmo.be

Pinky Pintus enseigne le design d'objets à St. Luc. Son travail artistique la confronte souvent à des défis techniques complexes. Depuis sa rencontre avec Bernard Rausin, enseignant à HELMo Gramme, elle sait que sa créativité artistique et la créativité technique des ingénieurs se nourrissent mutuellement.

Fabriquer c'est comprendre

Édith rencontre
Pinky Pintus et
Bernard Rausin

Je connais bien Bernard et Pinky. Je les ai rencontrés souvent, mais nous n'avions jamais discuté ensemble, à trois, et je n'avais jamais réalisé à quel point ils se ressemblent... Lorsque je propose à Pinky de se présenter, elle me répond d'emblée: « je suis issue de rencontres improbables! ». Et de me brosser un C.V. coloré dans lequel la Sardaigne croise la France et l'arrière-pays Gaumais.

« Je suis une fille de la terre, mes grands-parents étaient agriculteurs et ma grand-mère cumulait les métiers. En plus de la petite ferme familiale où elle trayait les vaches et nourrissait les cochons, elle tenait l'épicerie du village. Certains jours, elle allait aussi enseigner les travaux d'aiguilles dans les écoles des villages environnants. Enfant, perchée à l'arrière de sa grosse mobylette, je l'ai souvent accompagnée lorsqu'elle apprenait la couture aux grandes filles. Je suis restée une touche-à-tout parfois couturière, parfois bûcheronne ou fermière, parfois du design et parfois de la maçonnerie... J'ai fait des études d'architecte d'intérieur, mais j'ai aussi essayé le théâtre et plein d'autres trucs. A une époque, je voulais faire de la coopération... et j'ai fait du stylisme! ».

Tout en écoutant Pinky, Bernard me glisse à l'oreille: « C'est incroyable comme je me reconnais dans son parcours ». Et c'est vrai que Bernard a, lui aussi, un parcours de touche-à-tout. Des humanités techniques, un papa bricoleur aux marottes contagieuses, un parcours de formation atypique (une tentative avortée à Gramme, suivie d'une formation en automation puis, après un long interlude où il travaille dans le monde de l'entreprise, une nouvelle tentative à Gramme qui se solde par une belle réussite. Et, un trait d'union à tout cela: l'envie de « fabriquer des machines »...

En discutant avec Pinky et Bernard, je réalise petit à petit que ce qui les relie, ce ne sont pas seulement les anecdotes de leur enfance mais la leçon commune qu'ils en ont tirée et que Pinky résume en un slogan : « Fabriquer, c'est comprendre! ».

Simplifier, épurer, aller à l'essentiel : optimiser ! Parce qu'ils ont besoin de fabriquer pour comprendre, Pinky et Bernard ont également développé un goût commun pour la simplicité. Lorsqu'ils fabriquent quelque chose, ce n'est que lorsqu'ils l'ont débarrassée de tout ce qui est superflu qu'ils comprennent vraiment ce qui était essentiel. « C'est très compliqué de faire simple » souligne Bernard en écho à Pinky qui explique que son approche du design consiste à épurer les choses au maximum : « enlever tout ce qui n'est pas nécessaire ».

D'ailleurs, c'est cette volonté commune de « simplifier les choses » qui leur a permis de se rencontrer.

Voilà comment Pinky rapporte les choses : « Dans la vie, je suis vraiment très bordélique. Un jour, je me suis plantée devant tout mon fatras et je me suis dit qu'il fallait que je trouve une solution de rangement qui me convienne. Je me suis dit que j'allais construire un meuble de type "semainier", avec 7 rangements, un par jour de la semaine... Mais voilà, quand vous avez une armoire à tiroirs, qu'est-ce qui est vraiment indispensable et qu'est-ce qu'on peut enlever ? J'ai imaginé un meuble dans lequel il n'y aurait plus que les tiroirs, pivotants autour d'un axe unique, et aucune structure pour les encadrer. Après, j'ai eu besoin des ingénieurs pour développer un modèle qui fonctionne bien... ».

Pour Bernard, on entre déjà ici dans un domaine que les ingénieurs connaissent bien : l'optimisation ! Essayer de résoudre les problèmes sans ajouter de dispositif supplémentaires mais en essayant de simplifier chaque fonction de manière à diminuer les coûts, les frictions, les ennuis... Aller à l'essentiel...



Une collaboration réussie

Lorsque Pinky a rencontré Bernard, elle avait déjà réalisé quelques prototypes qui étaient fonctionnels, mais qui étaient loin d'être parfaits. Bernard a donc proposé de soumettre le projet à ses étudiants dans le cadre du cours de projets multidisciplinaires. Après avoir envisagé plusieurs pistes, les étudiants ont finalement proposé une solution minimaliste en apparence : une simple petite pièce de plastique, habilement calibrée, qui s'est révélée d'une efficacité redoutable et qui ouvre au projet de Pinky les portes de la commercialisation.

Dans cette collaboration, l'apport de la créativité technique à la créativité artistique va de soi, mais quel est l'apport de la créativité artistique ? Qu'apporte Pinky aux ingénieurs ?

Lorsque je pose la question à Bernard, il embraye aussitôt : « Ce qui est intéressant pour nous, lorsque nous collaborons avec une artiste comme Pinky, c'est d'abord qu'elle nous impose une contrainte de plus, une vigilance par rapport à ce qu'on pourrait appeler « l'expérience client ». Mais il y a également un autre aspect pour lequel l'expérience de Pinky est précieuse pour nous : c'est la manière dont elle aborde la multifonctionnalité, c'est-à-dire, finalement, une forme d'optimisation. C'est toujours intéressant, pour un ingénieur, d'avoir un élément qui joue plusieurs rôles à la fois. C'est plus optimal. De ce point de vue-là, le regard artistique est extrêmement précieux. « Prenons un exemple, développe Pinky, lorsque j'essaie que mes objets aient une dimension « sculpturale », je les rends plus flexibles pour les usagers, parce qu'ils peuvent s'intégrer partout. Mon semainier n'est pas cantonné à la chambre ou à la salle de bain, c'est une sculpture qui peut se recomposer chaque fois qu'on l'utilise et qu'on peut exposer n'importe où. L'art est optimal... ».



The background features several thin, orange, hand-drawn style lines that form overlapping loops and swirls. Scattered throughout the page are numerous small orange dots. Some of these dots are enclosed within a thin white circular outline, while others are plain orange circles. The overall aesthetic is clean, modern, and artistic.

Un
dancefloor
techno-écolo
qui rend
moins idiot!

CarpetGen, un projet qui mixe danse et nouvelles technologies pour sensibiliser à la problématique énergétique

**Caroline VILLEVAL**

Enseignante

HELMo Sainte-Croix

c.villeval@helmo.be

**Bénédicte SCHOONBROODT**

Enseignante

HELMo Sainte-Marie

b.schoonbroodt@helmo.be

**Alban VAN LAETHEM**

Enseignant

HELMo Gramme

avanlaethem@helmo.be

Tout en un coup je sèche et je verdoie...

Voici plusieurs années déjà que je me dis que je devrais écrire sur le projet CarpetGen et que je recule, tergiverse et me dérobe devant la tâche. Pas par manque d'intérêt, loin de là, puisque ce projet a tout pour me plaire : une pincée de légèreté et de danse, de la technique juste ce qu'il faut, un brin de sensibilité sociale et de bienveillance intergénérationnelle, un éclair de conscience pour notre belle planète... Mais malgré tout je zappe...

Ce projet a été initié par mon collègue et ami Joël Hoyez qui est parti bien trop tôt compter les étoiles du ciel. Je pense qu'une Edith en moi aurait préféré attendre qu'il ait fini de compter avant de prendre la plume. Voilà pourquoi je sèche...

Récemment ce projet a pris une orientation nouvelle, plus « verte ». Il est porté par des amis et des collègues que Joël aurait appréciés. Voilà pourquoi je verdoie...



Baraka, n.f. syn. Chance...

La baraka est une maison des jeunes très dynamique du centre de Liège. Joël avait noué des liens avec eux à l'occasion d'un projet international d'échange linguistique¹. Je pense que c'est là que tout a commencé.

1. Hoyez, J., « La section coopération internationale de HELMo a la baraka », in *Edith. Histoires de savoirs*, 1, 2018, pp. 22-25.

La Baraka organise de nombreuses activités liées à la danse, avec un accent particulier sur les pratiques récentes comme le breakdance ou le hip-hop... Elle l'utilise comme outil d'expression, d'éducation et de dialogue interculturel. Je ne sais pas d'où est venue l'idée de CarpetGen (le projet s'appelait « Global Link » à l'époque), si elle a été suggérée par d'autres démarches similaires ou si elle fait figure de précurseur mais à un moment, l'idée était là : fabriquer un tapis de danse qui aurait la capacité de convertir l'énergie produite par les danseurs en électricité ! Disons que l'idée était dans l'air du temps et que Joël avait su se trouver au bon endroit au bon moment.

Le projet initial ratisait large : une production décentralisée d'énergie pour répondre aux problèmes de durabilité, une activité ludique pour retisser du lien social, une opportunité de conscientiser les jeunes aux problèmes de demain... Utopique ? Oui, un peu. Mais pourtant tout était déjà là.

● L'électricité est une fée : capricieuse et volatile !

Convertir l'énergie cinétique générée par les danseurs en électricité n'est pas le problème le plus difficile à résoudre. Il existe une multitude de dispositifs envisageables qui reposent tous, de près ou de loin, sur l'induction électro-magnétique. Zénobe Gramme étant l'inventeur de la dynamo, qui repose sur le même procédé, ce n'est pas ça qui fera peur aux ingénieurs de HELMo qui se placent sous son patronage. En revanche, l'électricité se transporte mal et se stocke difficilement. Capricieuse, elle ne veut ni rester en place ni voyager. Volatile, elle n'a qu'une idée en tête : se carapater...

Le problème, dès lors, c'est moins de générer de l'électricité grâce aux danseurs, c'est surtout d'utiliser utilement l'électricité produite.





Vous dansiez ? Et bien conscientisez maintenant !

Lorsque le projet CarpetGen a été lancé, certains visionnaires, comme Jérémy Rifkin envisageaient un réseau de production décentralisée d'électricité globalisant l'énergie produite par nos mouvements, nos déplacements, les froissements de nos vêtements, nos chorégraphies sur le dance floor, etc. pour alimenter nos besoins communs. Nous n'en sommes pas là !

Il existe aujourd'hui différents modèles d'« Energy Floors » qui fonctionnent plus ou moins bien. Ils produisent de l'électricité, mais en petite quantité et celle-ci doit être utilisée à proximité et rapidement. On les réserve généralement à des usages ludiques, parfois à des fonctions utilitaires limitées comme de l'information ou de la signalétique.

Le projet initial de CarpetGen a beaucoup évolué. C'est aujourd'hui un projet inter-département porté par des étudiants et des enseignants des départements économiques (coopération internationale), techniques et pédagogiques, dans lequel chacun apporte ses compétences propres et ses idées.

Watts. What ? L'intelligence passe par le corps...

Les problèmes énergétiques actuels ne sont plus à démontrer et s'imposent comme un enjeu planétaire. Les efforts de sensibilisation sont considérables mais se perdent parfois dans l'abstraction. L'énergie en général et l'électricité, cette fée capricieuse et volatile, restent des réalités difficiles à appréhender pour la plupart des gens. C'est quoi un watt-heure ? Qu'est-ce que cela signifie en termes d'utilisation d'un sèche-cheveux ou d'une lampe de bureau ? Comment être éco-responsable si l'électricité, à nos yeux est une fée qui volette au gré de ses caprices de la lampe de bureau au sèche-cheveux, de l'ordinateur portable au grille-pain ?

Le problème de la sensibilisation aux problèmes énergétiques prend une dimension complètement nouvelle si c'est notre corps qui produit l'énergie... Quelle énergie pour alimenter ma lampe de bureau ? Quelques entrechats sur une mélodie de Tchaïkovski ou un pogo sur « Thunderstruck » d'AC-DC ?

Sensibiliser à la consommation énergétique en remplaçant les watt-heures par le « booty-shaking index » voilà le beau projet auquel nous invite CarpetGen !



Step by step : une pédagogue entre dans la danse

Un jeu de rôle pour sensibiliser aux problématiques énergétiques

Petit à petit, le projet CarpetGen a évolué pour intégrer une dimension nouvelle : la sensibilisation aux problématiques énergétiques. Une réflexion qui a débouché sur un dispositif pédagogique innovant...





Caroline VILLEVAL

Enseignante

HELMo Sainte-Croix

cvilleval@helmo.be

De la maison de jeunes à la salle de classe et retour

Caroline Villeval enseigne la physique aux étudiant.e.s du BAC Enseignant.e en Sciences à HELMo. Elle a donc un pied dans la science et un autre dans la physique. Elle a rejoint le projet CarpetGen voici deux ans dans le but de créer un dispositif pédagogique adapté à ce projet et de le tester, avec ses étudiant.e.s, sur des élèves du secondaire. On se souvient que le projet initial avait été envisagé dans le cadre d'une collaboration avec une maison de jeunes, il évolue donc pour s'adapter à une salle de classe, même si la collaboration avec la maison de jeunes n'est pas abandonnée.

Un pied...et puis l'autre...

Petit à petit, le support technique a évolué pour s'adapter aux contraintes spécifiques d'une salle de classe. Le principe d'un tapis de danse, encombrant et difficile à déplacer semblait peu adapté pour une utilisation itinérante et dans le milieu scolaire. Malgré le confinement, les étudiant.e.s du pédagogique et du technique ont pu élaborer ensemble une solution plus adaptée. Le support élaboré reste associé à l'activité physique et à la danse, mais il adopte un format plus compact. Il s'agit d'un « step », facilement transportable. Lorsqu'on marche dessus, il produit de l'électricité. La quantité d'électricité produite, en watts, s'affiche directement sur un petit écran...

Et maintenant on fait quoi ?

Une fois le support technique réalisé par les étudiants de HELMo Gramme, il reste encore à construire un dispositif pédagogique qui permette de l'utiliser efficacement dans un cadre scolaire. Les étudiant.e.s de HELMo Sainte-Croix ont eu l'idée de réaliser un jeu de rôles autour de la question énergétique. Tout part d'un scénario imaginaire. Le pays est menacé de black out électrique et le gouvernement mobilise la population pour produire de l'électricité... au moyen de « steps ». Bien entendu, les élèves, mis-à-contribution, s'aperçoivent très vite que leur production est dérisoire par rapport à la voracité de nos appareillages actuels. Cet exercice est ensuite valorisé à travers un jeu de rôles : les élèves sont invités à endosser l'identité d'un personnage-clé dans le débat énergétique (un ministre, un citoyen lambda, un ingénieur, un physicien, etc.). Les échanges sont soutenus par un ensemble de supports didactiques.

Sur le terrain, le dispositif s'est révélé très concluant, non seulement pour sensibiliser aux enjeux énergétiques, mais également pour illustrer certains concepts clés du cours de sciences...



Parce que c'est

tellement

difficile

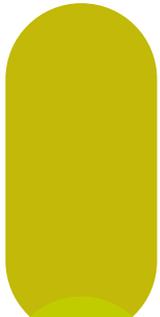
d'en

parler...

Des vidéos à 360° pour perfectionner sa communication en pédiatrie¹



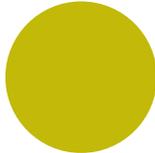
1. Ce nouveau dispositif a été testé dans un premier temps dans le cadre d'un projet mené par l'ULiège (sous la promotion de Sylvie Willems-Clinique Psychologique et Logopédique Universitaire) sur la thématique de l'annonce de mauvaises nouvelles chez l'adulte, avec la participation de HELMo.



Bien communiquer, c'est déjà soigner...

En matière de santé, la qualité des soins ne repose pas uniquement sur des compétences techniques. Il est à présent acquis que les compétences non-techniques, notamment la communication, jouent un rôle prépondérant. Elles favorisent l'adhésion du patient et de son entourage, accélèrent la rémission et diminuent les ressentis négatifs et les plaintes.

Pourtant, de nombreuses études déplorent un manque de formation aux compétences relationnelles des médecins, infirmiers et psychologues. Ces compétences, en effet, ne sont pas innées, mais doivent être enseignées et entraînées selon des méthodes spécifiques.



Le cas particulier de la pédiatrie

Bien entendu, communiquer avec des enfants, surtout lorsqu'il s'agit de sujets pénibles, nécessite davantage de pédagogie, de tact et d'empathie qu'avec des adultes, mais ce n'est pas la seule spécificité de la communication en clinique pédiatrique. La communication, en pédiatrie, a toujours une structure triangulaire. Elle met en présence le soignant, le petit patient et ses parents ou son tuteur.

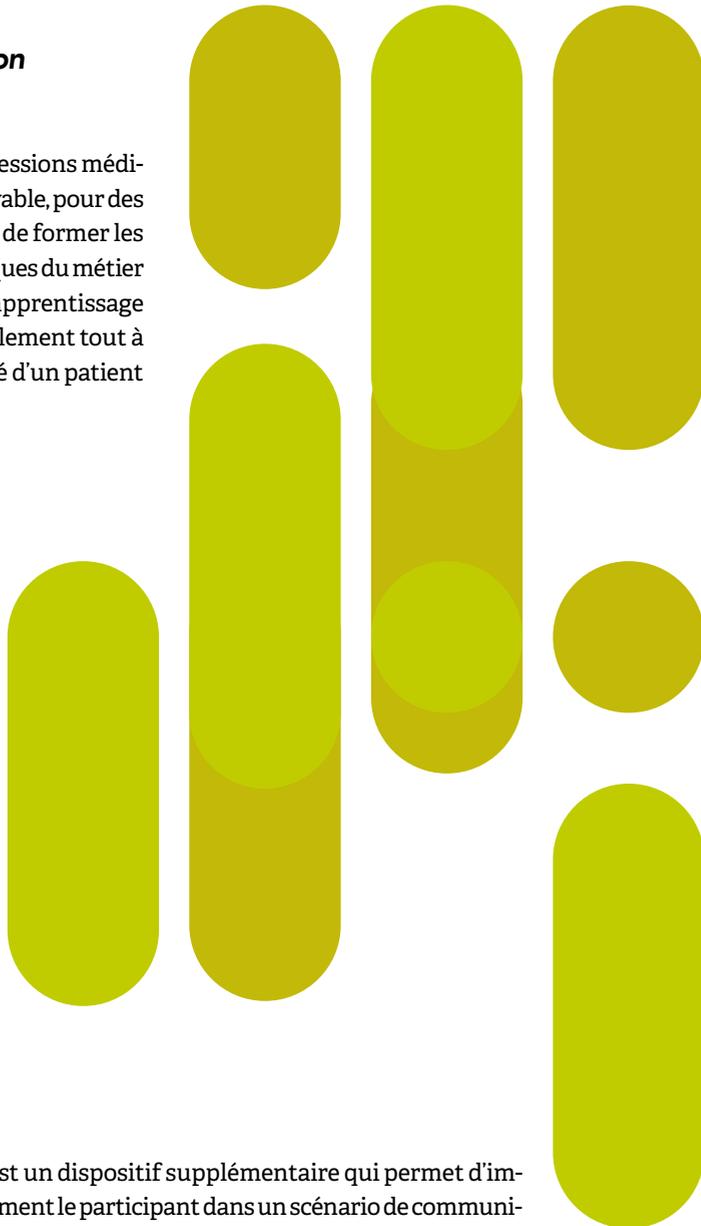
Communiquer adéquatement dans cette relation triangulaire, tenir compte conjointement des intérêts de l'enfant, des spécificités des parents, du tissu familial et des interactions subtiles qui se tissent entre ces différents acteurs demande des compétences très spécifiques qui ne peuvent pas être acquises de manière strictement théorique mais qui nécessitent d'être travaillées concrètement par la confrontation à des situations pratiques.

L'intérêt de la simulation et de la vidéo à 360°

Dans la formation aux professions médicales, il est souvent inconcevable, pour des raisons éthiques évidentes, de former les étudiants aux réalités pratiques du métier à partir de patients réels. L'apprentissage par essai-erreur est naturellement tout à fait proscrit lorsque la santé d'un patient est en jeu...

C'est pourquoi la formation aux métiers de la santé recourt de plus en plus souvent à des dispositifs de simulation qui peuvent prendre des formes diverses : des mannequins haute-fidélité, des jeux de rôle avec des acteurs (patients standardisés) ou des plateformes virtuelles par exemple.

La vidéo à 360° est un dispositif supplémentaire qui permet d'immerger virtuellement le participant dans un scénario de communication extrêmement crédible. Bien que performant et relativement bon marché, il est encore peu répandu en simulation médicale. Il serait donc intéressant de le développer d'avantage et de constituer une bibliothèque de scénarios de communication « types » en pédiatrie, dans lesquels les étudiants pourraient se plonger et interagir pour exercer leurs compétences communicationnelles de manière contrôlée.



L'importance méthodologique des patients-partenaires

Dans un tel projet, de nombreuses compétences doivent être mobilisées conjointement : une expertise pédagogique, des capacités technologiques, voire artistiques, des capacités scientifiques tant médicales que communicationnelles, etc.

Néanmoins, la difficulté la plus délicate à surmonter est de nature méthodologique : comment élaborer des scénarios qui satisfassent aux objectifs visés ? Il ne suffit pas qu'ils soient fidèles aux situations rencontrées en pédiatrie, il faut également qu'ils permettent de discriminer les stratégies communicationnelles opportunes et inopportunes en tenant compte des spécificités de la « relation triangulaire » qui caractérise la communication en pédiatrie.

Le dispositif méthodologique envisagé pour construire et valider les scénarios est d'avoir recours non seulement à des spécialistes de la communication et à des spécialistes de la pédiatrie, mais également à une troisième figure d'expertise : les patients-partenaires.

On appelle « patients-partenaires » des malades qui, outre la relation thérapeutique, nouent avec le corps médical une relation spécifique de partenariat, reconnue institutionnellement, dans laquelle ils occupent une position de formateurs, de chercheurs et d'enseignants. De plus en plus fréquents dans le monde hospitalier, les patients-partenaires sont une ressource précieuse pour former le personnel médical aux compétences non-techniques et améliorer la qualité des soins. Ils sont des auxiliaires indispensables pour valider et co-construire les scénarios communicationnels.



Chapitre 3

CRÉATIVITÉ ET INNOVATION

- Incursion arty en territoire geek
- Madame Bobine n'aime pas le bricolage
- Audacieux et dérangeant
- Quand les enseignants se mettent à table

Incursion

Arty

en

Le projet

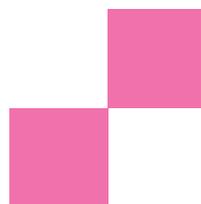
« Arts numériques »

territoire

Geek!

**Une innovation
pédagogique qui
réconcilie arts
et compétences
numériques.**

De manière formelle ou informelle, la recherche en Haute École a toujours existé, même si certains feignent de l'oublier. Ces dernières années, à HELMo, elle s'est considérablement structurée et fait désormais intrinsèquement partie du projet de la Haute École.



Transition numérique et enseignement



Pour ceux qui en doutaient encore, l'actualité récente liée au COVID-19 l'a démontré : la transition numérique est en marche. L'enseignement est appelé à jouer un rôle de plus en plus important dans cette évolution. Pourtant, on constate que les compétences techniques liées au numérique sont souvent abordées de manière techniciste, sans stratégie didactique adaptée. Souvent, l'enseignement de ces matières ardues est centré davantage sur l'« outil » que sur l'apprenant. Or, pour de nombreux élèves, coder pour coder n'a pas vraiment de sens.

Dès lors, force est de constater que les cours d'éducation aux médias en général et d'éducation au numérique en particulier manquent d'un dispositif pédagogique qui les rende attractifs pour les élèves rétifs à l'abstraction.

L'art, un parent-pauvre de l'enseignement



Isabelle Collin

Enseignante

HELMo Sainte-Croix

i.collin@helmo.be

Linda Doria

Chargée de mission

au Centre Auviovisuel
de Liège.

linda.doria@cavliege.be

Parallèlement à ce constat de carence en matière de pédagogie numérique, on constate que l'éducation artistique et culturelle est insuffisamment représentée dans la formation des élèves. Souvent, elle se limite à des « cours de bricolage », qui mobilisent davantage des compétences techniques et de reproduction que des compétences artistiques et créatives. Pour les élèves, ces cours sont parfois vus comme « poussiéreux » alors qu'ils devraient susciter l'enthousiasme et stimuler la créativité.

Le projet

« arts numériques » :

une expérimentation pédagogique.



Face à ce double constat, Isabelle Colin, enseignante à HELMo et Linda Doria, collaboratrice au Centre Audiovisuel de Liège, ont formulé et testé l'hypothèse suivante : les arts numériques ne pourraient-ils pas constituer à la fois un outil de sensibilisation aux compétences numériques adapté à l'enseignement et un support actualisé pour vivifier les cours créatifs ?

Sur cette base, dans le cadre du programme « Arts Numériques » de la Fédération Wallonie-Bruxelles, elles ont organisé treize ateliers à destination des étudiants, futurs enseignants et élèves. Ces ateliers mettaient en présence des artistes du numériques et des enseignants. Ils constituent autant d' « expériences brutes » destinées à servir de support à un développement pédagogique.

Broderie sonore

Claire Williams est une artiste numérique formée au design textile. Elle conçoit son travail comme une exploration des frontières entre la science et l'art. Ses productions mélangent le textile, le son, le numérique et les données qui nous environnent.



Lors d'un de ses ateliers, elle proposait aux étudiants de réaliser une enceinte acoustique brodée permettant de combiner la broderie et le son.

Claire Williams pense en effet que les technologies deviennent de plus en plus complexes, ce qui nous les rend étrangères. En construisant soi-même un objet technologique, on le comprend et on se l'approprie. Dès lors, cet atelier permet aux étudiants de démystifier les technologies.

Antennes électromagnétiques



De la même manière, dans un atelier ultérieur, Claire Williams proposait aux étudiants de réaliser des antennes capables de capter les ondes électromagnétiques à partir d'objets de récupération. Ces antennes, faites de fils de cuivre captent les ondes électromagnétiques, naturelles et artificielles, qui nous environnent et nous traversent mais que nous ne percevons pas. Une fois captées, ces ondes sont converties en son, amplifiées et diffusées dans la pièce pour devenir perceptibles. Pour Claire Williams, cela permet aux participants de prendre conscience des différentes réalités du monde, ce qui ouvre à des questionnements éthiques, philosophiques et citoyens.

Poulette party

Albertine Meunier pratique l'art numérique depuis 1998 et utilise principalement internet comme ressource. Elle se définit elle-même comme « Une net-artiste et une artiste pas nette ».



Elle travaille plus particulièrement sur des grandes thématiques comme l'esthétique d'internet, sa matérialité et sa matérialisation. Elle explore également l'accumulation infinie que génère la forme numérique.

Julien Levesque se considère également comme un net-artiste. Son credo sur Twitter est « Je follow donc je suis mais je ne suis pas un mouton ». Il questionne les médias sociaux de manière ludique et humoristique.

En 2014, Albertine Meunier et Julien Levesque ont lancé un mouvement artistique et un collectif appelé « DataDada »

dans lequel il souhaitent aborder les data avec un œil dadaïste. Est considérée comme « DataDada » toute œuvre qui aborde les données numériques (data) avec un regard dadaïste...

L'atelier « Poulette party » proposait aux participants de partir à la recherche de données personnelles sur de grandes plateformes numériques populaires (Google, Facebook, Instagram, etc.). Ces données étaient ensuite stockées sur une pastille NFC de 800 octets et intégrées à un badge « Poulette Party » confectionné avec l'aide des deux artistes. Ce dispositif a permis aux participants d'envisager internet et ses données comme matériaux de production, de reprendre possession symboliquement de ses données, d'appréhender concrètement la technologie NFC, de se sensibiliser à la notion de « data » comme ressource marchande pour les géants d'internet, etc.



Madame



Bobine

n'aime pas

le bricolage...



Comment construire une leçon
d'arts visuels vraiment créative ?

Véronique Botton

Enseignante HELMo Sainte-Croix

v.botton@helmo.be

Edith

Bonjour Véronique, ou plutôt bonjour Bobine, puisque je sais que tu tiens à ce surnom...

Bobine

Ce n'est pas un surnom. En fait, lorsque je suis née, c'est de cette manière que ma maman m'a appelée. Elle s'est exclamée: «Quelle drôle de bobine!» et le nom est resté. Aussi loin que je me souviens, on m'a toujours appelée «Bobine». Véronique, c'est comme ça qu'on m'appelait à l'école ou dans les papiers mais j'ai toujours eu l'impression que «ça sonnait faux». Ce n'est pas de la coquetterie, c'est juste que tout le monde m'a toujours appelée comme ça. Même pour les étudiants je suis «Madame Bobine».

Edith

Je comprends mieux. Pourrais-tu nous raconter ton parcours et comment tu es arrivée à HELMo?

Bobine

Je viens d'une famille de cinq enfants. Mes parents étaient enseignants tous les deux et je suis la seule qui me soit tournée vers l'enseignement. J'ai fait un régentat en arts plastiques puis j'ai étudié la photo et la peinture à St. Luc. Par la suite, je n'ai jamais arrêté de me former. J'ai étudié la PNL, puis j'ai fait une formation en Art-Thérapie au Québec. Avec le recul, je me rends compte que ça tourne toujours autour de l'art et de l'humain...

J'enseigne à HELMo depuis une trentaine d'années, ça ne me rajeunit pas. Générale-ment, je cumule mon travail d'enseignante avec une collaboration aux Grignoux mais cette année je m'investis surtout à Sainte

Croix. J'enseigne essentiellement des cours artistiques, mais cela peut inclure des cours de TIC.

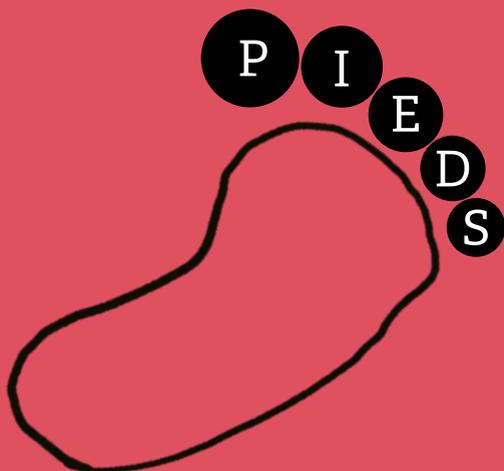
Edith

Oui, c'est justement pour ça que je t'ai contactée. J'avais envie d'aller à la rencontre des enseignants «artistes» de HELMo. Tu m'as envoyé un mail qui a attiré mon attention. Tu écrivais: «J'ai la pensée que ce serait l'occasion d'expliquer comment une leçon d'arts visuels peut être construite de manière créative, en opposition aux sempiternels "bricolages" et modes d'emploi qui ne développent pas vraiment le potentiel créatif des enfants».

Bobine

C'est mon cheval de bataille! Lorsqu'ils arrivent en première année, les étudiants ont une représentation assez caricaturale des cours artistiques. J'avoue que ça me désole. Pour faire court, je crois qu'ils pensent que ça sert à apprendre à faire des «bricolages» avec les enfants le mercredi après-midi. J'essaie comme je peux de les amener vers une autre représentation que le bricolage.





Innovation Processus créatif



- PROBLÉMATISATION
- IDÉATION
- ÉVALUATION
- DÉCISION
- SE LANCER

Edith

Tu as l'air de ne pas beaucoup aimer le bricolage...

Bobine

Écoute, je ne sais pas si tu vas oser reproduire littéralement mes propos dans le MooK de HELMo mais ce n'est un secret pour personne : le bricolage est une activité que je vomis !

Edith

Effectivement, je ne sais pas si j'aurai l'audace de te citer littéralement... Pourquoi une telle véhémence dans tes propos ?

Bobine

Je n'aime pas le bricolage parce que ça consiste généralement à reproduire et pas à créer. La plupart du temps, on demande aux enfants de suivre scrupuleusement une espèce de mode d'emploi, un « tutoriel » proposé par le prof. C'est exactement l'opposé de la créativité, c'en est la négation même. Alors oui, dans mes cours créatifs, pas de « bricolage » !

Edith

D'accord, mais c'est quoi alors la créativité ?

Bobine

En fait, c'est un processus qui est bien étudié et qui a été décrit dans la littérature, parfois avec un vocabulaire différent d'un auteur à l'autre, mais de manière relativement unanime. Par exemple, un auteur que j'apprécie beaucoup, comme Daniel Lagoutte, décrit la créativité comme un processus circulaire qui alterne des phases de « pensée divergente », qui nous aident à « sortir du cadre » et de « pensée convergente ». Aujourd'hui, on schématise souvent le processus créatif à partir de l'acronyme P.I.E.D.S. : Problématisation — Idéation — Evaluation — Décision — Se lancer¹.

Les trois premières étapes constituent le processus créatif proprement dit et doivent généralement être recommencées plusieurs fois avant d'aborder les deux dernières étapes qu'on appelle généralement l'innovation.

Former les élèves à la créativité, c'est avant tout leur faire vivre ce processus complexe et ça n'a rien à voir avec du « bricolage ».



1. Le modèle P.I.E.D.S., ici proposé par Vincenzo Bianca lors d'une formation au Creative School Lab en 2014, est inspiré du modèle de Wallas (1926) et du Creative Problem Solving Model de Osborn et Parnes (1926). Cf. Vincent, C., Hausman, M., « Innovation et créativité : un nouvel objet d'apprentissage ». Communication lors de la 1ère journée de la recherche en Haute Ecoles — SYNHERA, Namur le 16 mars 2017.

Edith

Je comprends mieux ce que tu voulais dire à présent lorsque tu parlais d'une leçon d'arts visuels vraiment créative. Ce qui importe, ce n'est pas le résultat visuel au terme de la leçon, c'est le processus...

Bobine

Tout à fait. Et comme c'est un processus qui doit être expérimenté pour être compris et acquis il faut le faire vivre aux étudiants en espérant qu'ils pourront le reproduire après avec des enfants. Une fois que le processus créatif est acquis, il nous aide à être innovants dans tous les domaines, pas seulement dans le domaine artistique. C'est ça l'enjeu !

Edith

J'ai un défi pour toi. Pourrais-tu essayer de nous décrire comment tes étudiants passent par les trois premières étapes créatives, du schéma P.I.E.D.S. dans tes séquences de cours ou, si tu préfères, comment ils alternent pensée divergente et pensée convergente ?

Bobine

Tu me demande de synthétiser 30 ans d'expérience en quelques minutes, mais je tiens le pari. Tout commence par une question ouverte, un problème à résoudre. C'est l'étape « problématisation ». Je donne à chaque étudiant un rouleau de papier WC et je leur demande d'en explorer créativement le volume. C'est la seule contrainte, pour le reste, ils sont libres d'explorer le champ des possibles et de penser en arborescence. C'est l'idéation, ou la pensée divergente. Au début, c'est très prévisible : des tours, des tunnels, des personnages. Mais petit à petit, de propositions en propositions, ça s'enrichit. Ensuite, je les confronte à ce qu'ont réalisé des artistes confrontés à cette même question du volume et on voit ce qu'ils ont mis en place. C'est l'évaluation ou la phase de pensée convergente. On réduit le champ des possibles, on se remet en question et on se confronte. Souvent, c'est difficile à vivre, mais cela nous permet de rebondir vers une nouvelle phase de pensée divergente, plus contraignante... mais petit à petit on crée et c'est le pied(s) !

C'EST AUDACIEUX ET DÉRANGEANT ET CELA ABORDE L'ART CONTEMPORAIN...

De: Bertrand Bouckaert <b.bouckaert@helmo.be>

De: SAINTROND Pascale <p.saintrond@helmo.be>

Envoyé : mardi 7 septembre 2021 20:51

À : Bertrand Bouckaert <b.bouckaert@helmo.be>

Objet : Re: L'art et la créativité à HELMo

Bonjour Edith,

Nous avons des choses à partager concernant un module artistique assez audacieux et novateur que nous proposons aux étudiants instituteurs primaires de Ste Croix.

C'est un projet artistique mais qui n'est pas que dans les cours artistiques. Il s'agit d'un projet multidisciplinaire qui rassemble les profs d'expression, les pédagogues et les MFP. Les objectifs sont artistiques mais également pédagogiques et le module travaille en profondeur la démarche créative. C'est audacieux et dérangent et cela aborde l'art contemporain, l'étudiant doit se mettre dans une posture d'artiste et sortir de sa zone de confort.

Ce projet a évolué, évolue et évoluera encore beaucoup, ce qui ne nous permettra pas de le présenter comme une chose définitive.

Tu trouveras des traces et des infos sur le blog que nous avons créé : <https://ue1152021.wixsite.com/ue115>

Rencontre avec Pascale Saintrond et Anne-Catherine Werner

Décidément, Pascale sait ménager ses effets... Le mail qu'elle m'avait envoyé avait su titiller ma curiosité et aussi bousculer l'image que je me faisais d'elle. Je connais Pascale depuis des années. Elle est prof de musique. C'est sans doute la seule personne avec qui je peux parler de Johannes Hieronymus Kapsberger, un compositeur de musique pour luth du 17^e siècle. Stylé, mais rien à voir avec l'art contemporain ! Quel est donc ce projet « audacieux et dérangeant » dont elle voulait me parler ?

J'avais tout essayé : la flatterie, la corruption, les menaces. En vain ! Elle était restée roide dans ses bottines : aucune info avant la rencontre qu'elle m'avait consentie en compagnie de sa collègue Anne-Catherine Werner !

Pascale Saintrond*Enseignante HELMo Sainte-Croix*p.saintrond@helmo.be**Anne-Catherine Werner***Enseignante HELMo Sainte-Croix*ac.werner@helmo.be



Storytelling...

Un petit soleil brille sur Liège lorsque j'accoste mon vélo dans la cour de HELMo Sainte-Croix. Pas de voitures, pas d'étudiants, pour un peu, on se croirait en vacances... Par SMS, Pascale m'a donné rendez-vous dans un local que je ne connais pas: le « 309 ». J'espère ne pas me perdre... 309, c'est certainement au troisième étage, perché dans les combles. Une porte, une cage d'escaliers, j'entame l'ascension. Précaution sanitaire oblige, je m'avance masqué: larvatus prodeol! Premier palier: Bonjour Denis! Deuxième palier: Bonjour M. Meunier! Troisième palier, les lunettes embuées, j'identifie ma cible: bonjour Pascale!
Elle me guide, je m'encorde à sa suite. Un ressaut escarpé, une écharpe neigeuse et un rétablissement délicat plus tard nous rejoignons Anne-Catherine au sommet. L'interview peut commencer!

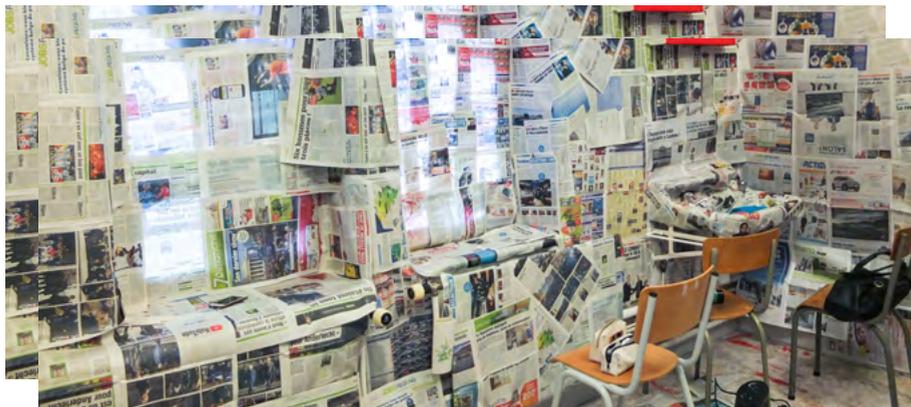
Un dispositif multidisciplinaire

Edith: Bonjour Anne-Catherine, re-bonjour Pascale. Je suis très impatient d'en savoir plus sur l'activité dont vous m'avez parlé. De quoi s'agit-il?

Pascale: C'est un dispositif porté par une dizaine d'enseignants: des pédagogues, des MFP, des profs d'arts plastiques, d'éducation musicale, d'éducation corporelle, de français... C'est lié à une UE qui s'appelle « Multidisciplinarité et fonctionnalité ». Donc, à travers cette expérience, on essaie aussi d'apprendre à travailler et à s'intégrer dans une équipe multidisciplinaire.

Edith: Donc ce n'est pas uniquement un projet artistique?

Anne-Catherine: Si et non. En fait, l'art, la culture, la créativité, ce sont des compétences beaucoup plus transversales qu'on ne l'imagine. D'ailleurs, depuis le « Pacte d'excellence » on considère que les différentes formes d'expression artistique doivent faire partie intégrante des domaines d'apprentissage qui composent le tronc commun. Par exemple, en ce qui me concerne, lorsque j'enseigne au régendat français, il va de soi que la dimension artistique et culturelle de la langue et des textes est une dimension incontournable.



Vivre le processus créatif

Pascale : Comme je te l'ai dit, c'est un projet qui a évolué et qui évoluera encore. Au départ, c'était un projet plus limité, strictement artistique, mais il a pris une autre tournure parce qu'une opportunité s'est présentée. Comme tu le sais, auparavant, il y avait un couvent à côté de l'école, mais la communauté qui l'occupait a décidé de le libérer et de céder les bâtiments à HELMo. Du coup, pendant plusieurs années, ce bâtiment est resté vide en attendant d'être réaménagé. C'était un espace et une liberté incroyable et on a décidé d'en profiter pour organiser une sorte de « résidence d'artistes ». Il y a eu une conjonction de facteurs. Cet espace s'est libéré plus ou moins au moment où, dans la foulée du décret « Paysage », nous étions en train de construire les nouvelles unités d'enseignement. Tout le monde avait envie de travailler sur la démarche artistique et il se fait que certains enseignants venaient de suivre une formation au processus créatif, cela a nourri la réflexion. On s'est dit que ce serait intéressant d'aborder la multidisciplinarité de manière intégrée en faisant vivre aux étudiants les différentes étapes d'un processus créatif.

Edith : Ça me rappelle quelque chose cette histoire de « processus créatif ». Je viens de rencontrer Véronique Botton — Pardon : « Bobine » — qui m'a parlé elle aussi du « processus créatif ». Le schéma P.I.E.D.S. c'est ça ?

Anne-Catherine : Oui, c'est exactement ça ! En fait, la recherche scientifique sur la créativité a donné lieu à plusieurs modèles théoriques qui, finalement, diffèrent assez peu les uns des autres. En gros, ils s'inspirent tous du modèle en quatre phases proposé par Wallas en 1926 (Préparation — Incubation — Illumination — Vérification). Pour cette activité, nous nous basons sur le modèle P.I.E.D. (Problématisation — Idéation — Evaluation — Do it !) mais il existe une kyrielle de variantes équivalentes¹.

L'important, c'est la succession et la répétition des phases de pensée divergente et de pensée convergente menant à la réalisation artistique.

1. Voir à ce sujet l'article précédent : « Madame Bobine n'aime pas le bricolage » dans le même numéro.

Sois curieux! Sois imaginatif! Sois déterminé!

Edith: Je commence à y voir plus clair. Comment l'activité se passe-t-elle concrètement ?

Anne-Catherine: C'est un module de trois jours qui rassemble tous les étudiants de bac1, c'est-à-dire une centaine de personnes. Tous les étudiants sont répartis en groupes de 5 ou 6 et sont invités à développer une démarche artistique. Concrètement, chaque groupe va occuper artistiquement, de manière éphémère, une des chambres inoccupées du couvent. Il peut y réaliser une installation, ou une performance en ayant recours à l'expression plastique, corporelle, sonore, etc.

Pascale: Les étudiants sont donc confrontés à un « Problème » : réaliser une installation ou une performance dans une chambre. Pour les mettre sur la voie de la pensée divergente, l'« idéation », une exposition est organisée dans l'école. On les confronte à différents dispositifs et installations créés par des artistes contemporains. Chaque équipe reçoit également un « Carnet de traces » qui va l'accompagner tout au long du processus et baliser les étapes. Après cette première confrontation, les étudiants sont invités à créer un oxymore ou à trouver un contraste. Ils se retrouvent dans la chambre qu'ils ont choisie pour un brainstorming en équipe. C'est un premier pas dans la pensée divergente. Le Carnet de traces leur donne les consignes suivantes : « Sois curieux ! Sois imaginatif ! Sois déterminé ! ».

Edith: J'ai vu quelques-unes des œuvres que vous leur présentez lors de cette première expo. On est vraiment dans de l'art contemporain, ce qui n'est pas toujours facile d'accès. Comment les étudiants réagissent-ils ?

Ce n'est pas de l'art!

Pascale: Dans un premier temps, généralement, ils disent que « ce n'est pas de l'art ». Mais justement, on essaie de les amener à penser autrement. Quand on leur demande d'identifier un « contraste » on essaie qu'ils aillent au-delà d'une vision binaire par exemple.

Anne-Catherine: C'est vrai que ce n'est pas toujours facile, d'autant plus que ces passages « confrontants » se produisent plusieurs fois au cours du module. Mais il y a aussi des soupapes. Par exemple, il y a une salle de détente, avec du matériel de psychomotricité et des jeux de société, un escape game, ou un parcours d'audace qui permettent notamment aux étudiants de se surpasser et de renforcer ou de renouer les liens avec les membres de leur équipe. Bien entendu, il y a aussi des moments plus festifs. Et puis, il y a « le défouloir ». C'est une petite pièce dans laquelle tout est permis...ou presque (écrire sur les murs, casser des assiettes, etc.).

Pascale: Evidemment, nous accompagnons les étudiants tout au long du processus et nous nous efforçons de relancer leur réflexion. A l'issue de leur premier brainstorming, ils doivent réaliser un modèle de l'œuvre qu'ils veulent réaliser et le faire valider par les formateurs. C'est une première étape d'évaluation, qui doit parfois être répétée plusieurs fois.

Anne-Catherine: Et puis, lors de la deuxième journée, nous invitons un collectif d'artistes à venir créer dans l'école, au milieu des étudiants. Ça part dans tous les sens. Ils encombrent les couloirs avec des matériaux de récupération et prennent possession des lieux. C'est à la fois une occasion pour les étudiants d'échanger avec les artistes et de voir un processus créatif en action, mais c'est aussi une forme d'évaluation de leur démarche. Le soir, il y a un spectacle et un concert.

Edith: Mais, finalement, qu'est-ce que ça donne? Est-ce que les étudiants créent?

Pascale: Comme je te le disais, les étudiants commencent par dire « Ce n'est pas de l'art! », mais ce qui est magique, c'est qu'à la fin, malgré toutes les phases de doute et de remise en question, ils sont très fiers et surpris de ce qu'ils ont fait. Parfois, quand on découvre leurs installations, on a une véritable émotion artistique et on se dit que ça vaut le coup!

Edith: C'est effectivement audacieux et dérangeant votre démarche, mais c'est aussi un peu hors de portée. Tout le monde n'a pas un couvent sous la main...

Anne-Catherine: L'an dernier, avec la pandémie, nous n'avons pas pu utiliser le couvent, mais on a organisé un dispositif similaire, à distance, en investissant l'espace public. On a lancé les étudiants sur la thématique de l'« art engagé »... Cela nous a appris que le dispositif est adaptable. Comme les travaux ont commencé, nous ne disposerons plus du couvent à l'avenir, mais nous allons nous creuser les méninges pour conserver l'activité.

Pascale: Comme je te le disais : ça évolue ! Cette année, nous cherchons de nouvelles collaborations, de nouveaux espaces. Comme les étudiants, nous devons nous interroger, chercher, trouver, douter pour aboutir. C'est passionnant !





Sonia De Vree

Enseignante HELMo ESAS

s.devree@helmo.be

Anouck Loyens

Enseignante HELMo ESAS

a.loyens@helmo.be

Quand les enseignants se mettent à table à HELMo ESAS!

Comment un projet d'animation
créatif nous donne à penser...

Créer... du lien!

Le Collectif « créer » rassemble des enseignant.e.s de l'ESAS et se veut être un lieu d'expérimentation, d'émulation, d'échanges et d'élaboration autour des pratiques

1 Verni Pas Sage à l'HELMo

ESAS du 20 et 21 mai 2021.

Lien : <https://www.helmo.be/>

WebTV/Vernipassage.aspx

enseignantes. Deux journées ont été organisées sur « L'enseignement et le travail social en pandémie et au-delà »¹. À cette occasion, nous avons mis en place l'animation « À table ! » en collaboration avec des étudiant.e.s investi.e.s dans le Collectif.

L'expression « à table » signifie, au sens propre, passer à table pour manger, partager un repas en toute convivialité. Dans le jargon policier, « se mettre à table » désigne le fait de passer aux aveux. Au départ de ces expressions, nous avons eu l'idée de créer un atelier sous forme de table de discussion sur les enjeux de l'enseignement et du travail social pendant la pandémie. Le but initial de cet atelier était de rouvrir un espace de convivialité et de rencontre au sein de la Haute École. Cette animation a permis de partager nos difficultés, d'échanger nos idées, de nous mobiliser, de nous indigner, bref: de créer et de construire ensemble.

Un menu humoristique

Nous avons imaginé un menu humoristique à proposer aux participants avec différents choix de plats. Tout d'abord, les « plats de résistance » qui correspondent aux différentes modalités de cours et aux modalités relationnelles en travail social pour lesquelles un nouveau jargon professionnel est utilisé: « l'asynchrone », « le en ligne », « le webinaire », « l'hybride »... Viennent ensuite les « salades » représentant

2 SAMR = Substitution

Augmentation Modification

Redéfinition. Modèle théorique

qui décrit les différents paliers

d'intégration du numérique

dans l'éducation.

3 Élaborés par le service aux

étudiants de l'HELMo.

les différents outils numériques qu'il a fallu s'approprier comme par exemple: Teams, Kahoot, Wooclap, sans oublier la classique messagerie par mail. Les « desserts » se rapportent aux nouvelles formes d'évaluation dans le domaine des compétences numériques des enseignants en ce compris le modèle SAMR² ainsi que les TIPS³ pour étudiants et enseignants confinés. Enfin les « boissons » identifiées comme des propositions de nouvelles solutions face à la crise représentant les vaccins et autres breuvages énergisants susceptibles de nous aider à vaincre ce virus (AstarZeneca, Pfizer, Kombucha).

En conclusion de ce menu vient l'addition, le prix à payer aussi bien en terme matériel que psychologique.

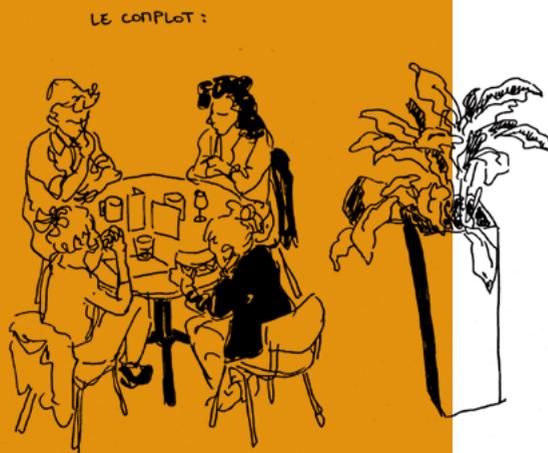
Des questions récurrentes

Les choix opérés sur le menu par les participants et de leurs témoignages durant l'animation nous permettent d'esquisser quelques observations.

Plusieurs thèmes sont apparus de manière récurrente tels que la santé mentale, les liens sociaux, la déshumanisation dans la communication, la perte de motivation et de sens, l'individualisme et la norme d'autonomie, les interrogations liées aux questions éthiques ainsi que la question de l'évaluation.

Nous retenons tout particulièrement le thème de la santé mentale, les mots « aliénation, mal-être, solitude » ont été régulièrement employés. La difficulté à garder une prise sur les événements et sur les cours en ligne qui s'enchainent se manifeste par des expressions telles que : « Les ruptures cognitives impossibles entre l'espace et le temps », « La perméabilité entre la vie personnelle et la vie professionnelle », « Le ici et l'ailleurs fusionnent », « Le temps et l'espace sont finalement les mêmes, se mélangent, s'entrecroisent sans que nous puissions avoir de prise réelle ».

Les échanges que nous avons eus illustrent les réflexions déployées par Jean Furtos pour qui : « Être incarné dans un corps vivant, c'est prendre place dans une société où le contrat social entre le cœur du sujet humain et ladite société signifie un engagement dans la réciprocité »¹. Donc, comment être incarné derrière un écran ?



1. Furtos, j., *Pandémie et biopouvoir. La nouvelle précarité contemporaine*, Edition Rue d'Ulm/Essai, 2021., p. 76.

© illustration Fifi F

Les effets psychosociaux produits par le contexte de pandémie affectent le sujet individuel et le lien social de manière simultanée: « La perte de lien social alors que la relation sociale est essentielle à la fonction », « L'enseignement est un métier social et de relation », « Constat du peu d'enrichissement mutuel » et « L'individuel a été renforcé ».



Cela nous invite à penser à Alain Ehrenberg pour qui l'individualisme n'est pas seulement, comme on tend à le croire, un repli du sujet dans sa sphère privée, mais également une injonction sociale. L'aspiration à l'autonomie devenue une injonction ressort des témoignages: « Il faut faire semblant que l'on s'en sort », « On ne sait pas forcément s'adapter malgré l'obligation », « On a dû s'adapter, se former, assurer ».

Pistes de réflexion

Cette animation n'avait pas d'autres buts que de recréer du lien à un moment où, par la force des choses, la technologie avait pris le pas sur la communication interpersonnelle « incarnée ». Elle n'a bien entendu aucune prétention scientifique.

Elle nous semble néanmoins corroborer un certain nombre de réflexions théoriques et, à ce titre, elle nous « donne à penser ». « La perte de confiance et l'inquiétude face à l'avenir » manifestée dans les témoignages nous invite aussi à comprendre le monde non pas en s'adaptant mais en prenant le temps de l'observer, de créer des lieux de partage et de débats.



Chapitre 4

Les entreprises, l'art et l'innovation

- *Un salon de l'innovation*

■ *Mini-Dossier*

- *Les entreprises créent, les entreprises innovent. Et l'art dans tout ça ?*
 - › *C'est quoi le mécénat ?*
 - › *À la rencontre des entreprises mécènes*
- *Vient de paraître :*
Parcours de corps
- *Vient de paraître :*
Des rituels pour assurer le passage enfant-élève

Un salon de l'innovation en marketing...

Organisé avec le soutien de la Sowalfin et le partenariat de l'a.s.b.l. « Les jeunes entreprises », le cours « Projet d'innovation » permet aux étudiants en marketing de développer et de tester leur créativité. Une activité qui se conclut en beauté par un « salon de l'innovation ».

Murielle Lejeune

Enseignante

HELMo Sainte-Marie

m.lejeune@helmo.be

Sandrine Pirnay

Enseignante

HELMo Sainte-Marie

s.pirnay@helmo.be

Laurence Jonet

Enseignante

HELMo Sainte-Marie

l.jonet@helmo.be

La créativité et l'innovation sont au cœur du marketing...

On le perd parfois de vue, mais le propre du marketing, son core business, c'est de créer de la valeur. C'est ce qui le différencie de la publicité ou de la vente par exemple. Chaque fois qu'un marketeur identifie un besoin sur le marché (une « demande ») et qu'il détermine un produit qui lui correspond (une « offre »), il crée de la valeur en mettant en présence cette offre et cette demande sur le marché. Concrètement, il s'agit, dans un premier temps, de comprendre la demande — qu'elle soit explicite ou implicite — présente sur le marché, d'analyser l'offre existante et de répondre aux demandes non rencontrées, souvent en innovant en rebondissant sur les opportunités du marché.

Comment enseigner et développer ces compétences spécifiques que sont la créativité et l'innovation ?

Autant
apprendre en
se rapprochant
le plus possible
de la réalité





Simuler un lancement de produit en prenant son P.I.E.D. [5].

Autant apprendre en se rapprochant le plus possible de la réalité. En partenariat avec une entreprise, les étudiants en marketing de HELMo Sainte-Marie développent leur créativité et leur sens de l'innovation en simulant le lancement d'un nouveau produit sur le marché.

1. Voir notamment, dans le Chapitre 3, les articles : « Madame Bobine n'aime pas le bricolage » et « C'est audacieux et dérangeant et cela aborde l'art contemporain ».

Nous avons croisé plusieurs fois, dans ce numéro de Edith, l'analyse du processus créatif selon le modèle « P.I.E.D.S. » : Problème — Idéation — Evaluation — Décision — Se lancer¹. Sans grande surprise, les étudiants de marketing passent eux aussi par les différentes étapes de ce processus.

Dans un premier temps, selon les étapes du processus P.I.E.D.S., ils sont confrontés à un problème (Par exemple : « Lancer sur le marché une combinaison de sport conforme aux

principes du développement durable »); dans un second temps, en équipe, ils explorent cette difficulté à l'occasion d'un brainstorming, dans un troisième temps, le résultat de cette réflexion est évalué, ce qui peut conduire à des ajustements. Dans un quatrième temps, lorsque le jeu de la pensée divergente et de la pensée convergente a débouché sur une proposition créative, la décision est prise de réaliser un prototype du produit. Enfin, dernière étape, le produit est confronté aux attentes du marché.

Un salon de l'innovation pour se confronter au réel

Au terme du processus créatif, le « lancement » du produit proprement dit a lieu lors du « Salon de l'innovation ». Il ne s'agit pas véritablement de le commercialiser, mais de le « tester » auprès d'acheteurs potentiels. Un partenariat a été développé avec plusieurs galeries commerçantes

qui accueillent le salon. En partenariat avec la section Publicité de St. Luc, les étudiants de HELMo conçoivent des visuels attractifs et montent un stand dans la galerie pour présenter leur produit. Les entreprises partenaires et leurs clients sont évidemment invités. Pendant toute la durée du salon, les étudiants vont à la rencontre des clients, présentent leur produit et analysent leurs réactions.

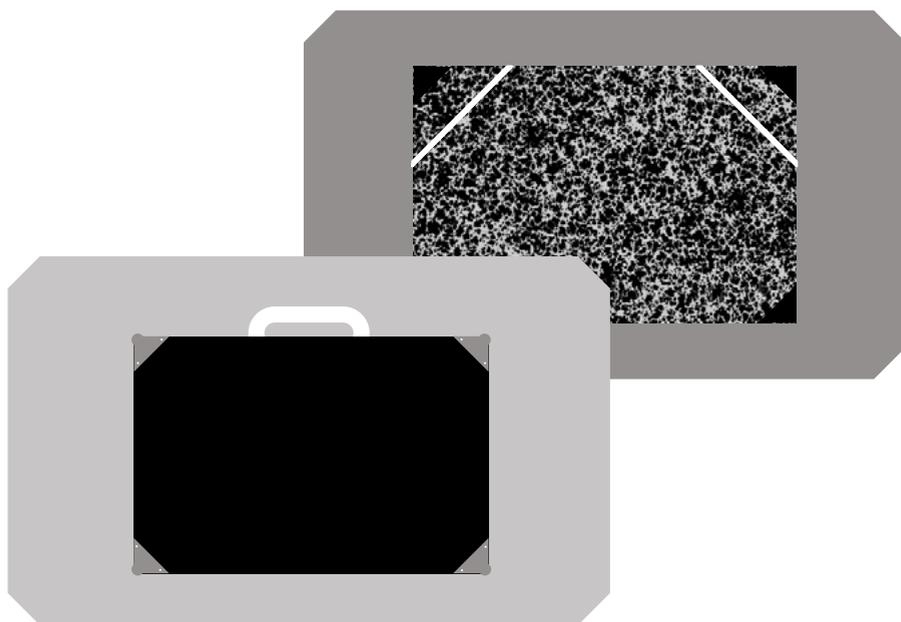
À la fin du salon, un « prix » est décerné au meilleur produit par l'a.s.b.l. « Les jeunes entrepreneurs ». L'an dernier, lors du YEP (Young Enterprises Projet) Challenge, le prix a été attribué à un mini-scanner portatif à destination des malvoyants, leur permettant de connaître les qualités nutritives d'un produit alimentaire en scannant un QR Code...



SÉLECTION
YEP CHALLENGE 2021



LJE | LES JEUNES
ENTREPRISES



LES ENTREPRISES
SONT CRÉATIVES,
LES ENTREPRISES
INNOVIENT...
ET L'ART DANS
TOUT ÇA ?

Parfois, on a tendance à se représenter le monde de l'art et le monde de l'entreprise comme deux univers incompatibles. Les stéréotypes ont la vie dure. D'une personne désorganisée, on dit qu'elle « mène une vie d'artiste » tandis qu'un chef d'entreprise, en revanche, se doit d'être un bon « manager ».

Pourtant, lorsqu'on dépasse les stéréotypes, on se rend vite compte qu'il y a beaucoup plus de points communs qu'on ne l'imagine entre la démarche artistique et la démarche entrepreneuriale. Les entreprises ne sont pas simplement productrices, elles sont également innovantes. L'innovation est au cœur de la démarche entrepreneuriale. Or, l'innovation est l'aboutissement d'un processus créatif identique à celui de l'art.

L'artiste et l'entrepreneur, lorsqu'ils créent, passent par les mêmes phases de pensée divergente et de pensée convergente, même s'ils passent à l'acte de manière différente. Si différents et pourtant si proches, comment le monde de l'art et celui de l'entreprise se rencontrent-ils ?

Il y a certainement de nombreuses manières d'aborder cette question, mais un point de contact entre le monde de l'art et celui de l'entreprise vient directement à l'esprit : c'est celui du mécénat. Certaines entreprises soutiennent financièrement des artistes ou établissent avec eux des relations de partenariat. Parfois, cet investissement de l'entreprise dans un projet artistique se fait à fond perdu, sans attente d'un retour évaluable. Parfois même sans lien direct avec la raison sociale de l'entreprise... Pourquoi ?

Edith a décidé de mener l'enquête sur le mécénat d'entreprise...

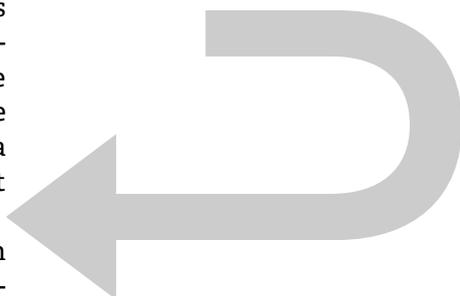
À la découverte
des entreprises philanthropes
avec Amélie Mernier...

C'est quoi le mécénat ?

Amélie Mernier est docteure en sciences économiques et de gestion, actuaire et mathématicienne. Après avoir travaillé dans le secteur de la banque et de l'assurance, elle a réalisé une thèse de doctorat au sein de la Chaire « Philanthropie et investissement social » à HEC-ULiège.

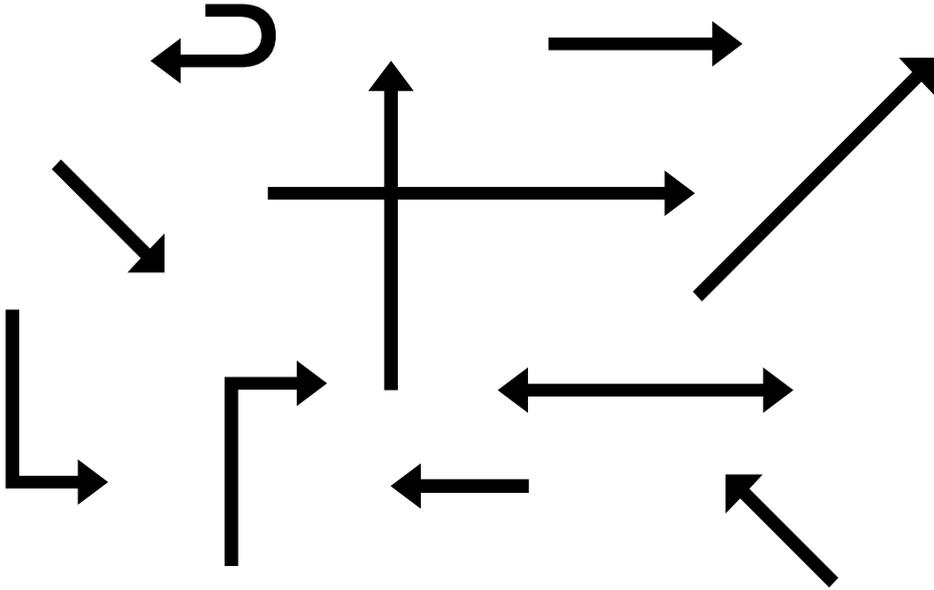
Aujourd'hui, elle enseigne à HELMo en Commerce extérieur et en Coopération internationale. Par ailleurs, elle co-pilote avec une collègue de l'EPHEC un nouveau certificat inter Haute Écoles en Fundraising.

Edith l'a rencontrée pour essayer de mieux comprendre le phénomène du mécénat d'entreprise.



Amélie Mernier
enseignante HELMo Sainte-Marie
a.mernier@helmo.be





Philanthropie et mécénat

Edith

Bonjour Amélie. J'ai voulu te rencontrer pour essayer de comprendre ce qui motive une entreprise à soutenir financièrement un artiste.

Amélie

Je ne suis pas certaine que je pourrai répondre à ta question, je n'ai pas étudié spécifiquement les fondations d'entreprises ou le mécénat d'entreprise dans le cadre de ma thèse sur la stratégie des organisations philanthropiques. Il faudrait demander aux entreprises elles-mêmes, j'imagine que c'est ce que tu as en tête pour la suite, mais je peux déjà essayer de la situer dans un cadre plus large. Le mécénat d'entreprise est un cas particulier d'un phénomène plus vaste qu'on appelle la philanthropie.

Il y a de nombreuses formes de philanthropie, qui peuvent différer en fonction des acteurs (des Fondations, des individus, des entreprises, des Etats...), en fonction des causes qu'elles soutiennent (le sport, l'art, la santé, la culture, etc.), en fonction de leur stratégie, etc. Généralement, on considère que ce qui caractérise la démarche philanthropique, c'est son caractère désintéressé. Le philanthrope donne pour soutenir une « cause », il ne cherche pas à faire des bénéfices. Ceci dit, c'est une définition qui doit être nuancée. Il existe des formes de philanthropie, comme la « venture philanthropy » ou l'« impact investing » qui peuvent attendre une forme de retour financier de leur « investissement philanthropique »... Mais de manière approximative, on peut dire que le mécénat, c'est une forme de philanthropie dans laquelle on donne de l'argent pour soutenir les arts et les lettres, sans attendre de contrepartie financière.



Une économie du don

Edith

Mais pourquoi les entreprises font-elles ça ?

Amélie

Beaucoup d'entreprises suivent une logique essentiellement marchande mais certaines, en plus de cela, ont envie de contribuer d'une autre façon dans la société en soutenant des « causes » qui leur sont chères. J'aime assez la grille de lecture proposée par Marcel Mauss dans son « *Essai sur le don* » pour comprendre ce mécanisme. À côté de l'économie de marché, il existe une économie du don. L'économie du don. Lorsqu'on donne, on crée une série d'obligations : donner — accepter — rendre. Le cycle perpétuel des dons et des contre-dons traverse toute la société et crée du lien social. D'une certaine manière, la philanthropie, et donc le mécénat, c'est de l'économie du don. On peut même dire, si on suit la réflexion de Mauss, que la philanthropie crée du lien social. C'est aussi une manière de décrire ce qu'on appelle aujourd'hui la « responsabilité sociale des entreprises ». Ce sont d'ailleurs ces réflexions qui, pour une part, m'ont conduite à co-créer la formation en fundraising.

Edith

Si je te suis bien, lorsqu'un mécène « donne » à un artiste, ce n'est pas tout à fait désintéressé. Il y a un contre-don...



Amélie

Oui, sans aucun doute, mais ce contre-don peut prendre des formes extrêmement variées. Quand on étudie les entreprises qui font de la philanthropie, on constate qu'il y a quelques schémas récurrents, mais pas vraiment de « profil type ». Par exemple, dans un certain nombre de cas, on trouve une « personnalité fondatrice » qui a profondément marqué l'identité de l'entreprise. En d'autres termes, à l'origine du mécénat, il y a parfois simplement un goût personnel d'une personne qui a « marqué » l'entreprise. Dans d'autres cas, c'est plus stratégique. Par exemple, on observe qu'un certain nombre d'entreprises cherchent une forme de légitimité (vis-à-vis des porteurs de projets qu'elles soutiennent, vis-à-vis de la société dans son ensemble...) à travers la philanthropie, etc. Mais je le répète, il n'y a pas de profil type. Si tu veux savoir pourquoi une entreprise fait du mécénat, c'est à elle qu'il faut poser la question !

Edith

Merci Amélie, je pense que je vais suivre ton conseil...



Certificat inter Hautes écoles en fundraising

Organisé en collaboration entre le Département économique de HELMo et la Haute école EPHEC, ce Certificat offre aux acteurs de terrain une opportunité, unique en Belgique, de se former au métier de fundraiser.

Le métier de fundraiser est un métier complexe qui nécessite un large panel de compétences techniques et humaines. Contrairement à nos voisins français, où la recherche de fonds se fait à un niveau professionnel et s'appuie sur une formation spécifique, en Belgique, ce secteur est encore très peu développé.

Il existe pourtant une tension entre les besoins environnementaux sociaux et culturels, qui vont croissants, et les budgets publics qui s'amoindrissent. Dans le même temps, le secteur sans but lucratif traverse une période de changements intenses. La réglementation, les besoins sociétaux, les tendances de consommation, etc. évoluent rapidement, obligeant les organisations à trouver de nouvelles sources de financement.

Le modèle prédominant de financement, qui reste basé sur les subsides publics, doit donc évoluer et s'adresser davantage à la sphère privée.

Le Certificat Inter Hautes écoles en fundraising a notamment pour vocation de familiariser les participants avec les éléments techniques et stratégiques de la récolte de fonds, de leur apprendre comment élaborer une demande de soutien adaptée aux profils de donateurs recherchés et de les informer sur les manières d'approcher les structures, les particuliers et donateurs/contributeurs majeurs. Il s'agira avant tout de former les participants aux techniques de fundraising intégrant les aspects éthiques, d'interculturalité, légaux et financiers en visant le développement d'une stratégie basée sur une analyse de l'organisation et de ses donateurs afin de garantir la pérennité de la structure et des projets réalisés.

À la rencontre des entreprises mécènes...

Prométhéa est une a.s.b.l. qui a pour vocation de contribuer au développement du mécénat d'entreprise, essentiellement dans le domaine de l'art et de la culture. Financée tant par des fonds privés que par des fonds publics, elle constitue une référence incontournable en Belgique dans le secteur du mécénat.

Chaque année, depuis 1989, Prométhéa organise le concours des Caius dont le but est de récompenser les entreprises mécènes qui se distinguent par leur créativité, leur dynamisme et leur engagement dans le mécénat culturel, artistique et patrimonial.

Chaque année, 10 entreprises candidates sont sélectionnées sur dossier et nominées pour le concours. En 2021, trois entreprises liégeoises ont vu leur candidature retenue et se verront peut-être, espérons-le, récompensées par le jury d'experts et par le public.

Edith a décidé d'aller à la rencontre de ces entreprises liégeoises qui s'engagent pour l'art, la culture et le patrimoine.

bureau

greisch



UNE CULTURE D'ENTREPRISE

Le bureau greisch est connu dans le monde entier pour ses compétences en ingénierie et en architecture. Il accueille régulièrement des étudiants de HELMo Gramme comme stagiaires et recrute tout au long de l'année différents profils.

L'aide à la création et la solidarité sont ancrées dans l'ADN du bureau depuis sa création, en 1959, par René Greisch, qui était ingénieur et architecte et qui avait une sensibilité pour le beau et pour les projets avec une plus-value esthétique. « Cette sensibilité a profondément marqué notre culture d'entreprise. Au bureau, la passion du travail bien fait incite à la recherche d'excellence », explique David Monfort, administrateur du bureau greisch. Notre souhait est que les réalisations soient à la fois justes, rigoureuses dans leur conception mais aussi qu'elles soient belles.



Le bureau greisch s'est vu décerner
le Caius du mécénat pour la culture.
Retrouvez l'interview sur LN24.
↘ <https://bit.ly/3B2qyGs>



UN PARTENARIAT DE COMPÉTENCES

Avec un tel héritage, apporter son soutien à des créations artistiques semble naturel. Cependant, pour le bureau greisch, il est important que ce soutien aux artistes ne se limite pas à une contribution financière, l'entreprise tient également à construire un partenariat de compétences.

Par exemple, dans le cadre de la « Triennale Art Public Liège », ce sont de véritables soutiens logistiques qui ont été apportés. Pour nous, souligne M. Monfort, c'est aussi un motif de fierté, une démonstration de notre savoir-faire.

C'est d'ailleurs un point que souligne également Pierre Henrion, coordinateur de la Triennale d'art de Liège : « pour un artiste qui veut réaliser une œuvre monumentale, les études en stabilité coûtent cher et le budget ne permet pas toujours de les réaliser. Sans l'aide du bureau greisch, certaines œuvres n'auraient pas pu aboutir ». Les calculs effectués ont notamment démontré qu'une des œuvres ne pouvait être conçue raisonnablement, en toute sécurité, dans sa version initiale.

greisch

bureau



PARTAGER DES VALEURS...

Certes, le bureau greisch ne fait pas du mécénat pour gagner de l'argent mais, d'une certaine manière, cette démarche est quand même enrichissante pour l'entreprise. « Chez greisch, aux côtés de la recherche de l'excellence, de la collégialité et de l'épanouissement personnel qui sont des valeurs pour nos clients, nos collègues et nous-mêmes, la solidarité est un des marqueurs importants de la vie de notre entreprise depuis sa création.

Il s'agit d'un trait d'union entre les 260 membres de notre personnel. Souvent, nous les voyons proposer spontanément leur aide, qu'elle soit matérielle ou sous forme de compétence.

Pour nous, c'est un signal positif de voir nos collaborateurs participer activement aux actions de dons et de mécénat auxquelles nous nous associons. Il ne s'agit nullement pour le bureau d'une stratégie de communication mais bien d'une façon d'être à laquelle chacun adhère en intégrant le bureau », conclut M. Monfort.

Théâtre de Liège

Un club de mécènes pour « participer à la constitution du corps social »

Initiative singulière de la part d'un acteur culturel, le Théâtre de Liège a créé, en 2018, son propre collectif de mécènes : le « Club des entreprises partenaires du Théâtre de Liège ». C'est ce collectif de mécènes qui est nominé aux Caius 2021.

Une rapide recherche sur le site internet de la Fondation Prométhéa nous apprend que le mécénat collectif, c'est-à-dire le fait que plusieurs entreprises unissent leurs forces pour soutenir un projet commun, est une démarche porteuse de sens parce qu'elle véhicule des valeurs de solidarité et de partage. Le mécénat collectif a ceci de particulier qu'il ne fait pas que collecter des ressources financières pour les distribuer ensuite, il crée un réseau entre les entreprises, les acteurs culturels et les différents publics, ce qui contribue à tisser du lien social. Serge Rangoni, Directeur général du Théâtre de Liège, va dans le même sens lorsqu'il précise l'intérêt de cette association à ses yeux : « Le rôle sociétal du théâtre, nous voulons le penser et le combiner avec celui du monde entrepreneurial. C'est la raison de ce rapprochement que nous avons souhaité. Parce que nos terrains d'action et de travail sont complémentaires et participent aussi de la constitution du corps social ».

J'ai toujours pensé que le Théâtre de Liège n'est pas seulement un « poids lourd » culturel, il est aussi très impliqué socialement : il participe à des projets de sensibilisation en milieu scolaire, dans les maisons de jeunes, dans le milieu associatif, etc. C'est un théâtre de création, vecteur de valeurs émancipatrices et humanistes. D'une certaine manière, il est « porteur de conscience ». Afin d'en savoir plus sur ce partenariat, Edith a rencontré Frédéric Rossillion, qui a piloté la création du « Club des entreprises partenaires du Théâtre de Liège ».

Au Théâtre, le temps d'un café...

Rencontre avec Frédéric Rossillion

Les petites recherches que j'ai faites sur le « Club des entreprises partenaires du théâtre de Liège » ont éveillé ma curiosité. J'aime beaucoup l'idée qu'un partenariat entre un acteur culturel et des entreprises contribue à tisser du lien social. Cela me rappelle ce qu'Amélie Mernier m'avait dit à propos de l'économie du don : « la philanthropie contribue à créer du lien social »¹.



Lorsque M. Rossillion, une des chevilles ouvrières de ce partenariat, m'a proposé de prendre un café avec lui dans les magnifiques locaux du théâtre, je n'ai pas hésité une seconde...

1. Voir l'interview d'Amélie Mernier : « C'est quoi le mécénat ? ».

Edith :

Bonjour M. Rossillion, c'est vraiment gentil de me consacrer un peu de votre temps.

Frédéric Rossillion :

Bonjour Edith, bienvenue au Théâtre de Liège. Je me suis dit que ce serait plus agréable de nous rencontrer ici pour discuter. Vous m'avez parlé d'une enquête ?

Edith :

Oui, c'est ça. Je prépare un numéro sur l'art, la créativité et l'innovation. Le dernier chapitre s'intéresse aux entreprises et s'interroge, notamment, sur le mécénat.

Ce que j'essaie de comprendre, c'est ce que le mécénat apporte aux entreprises. Pourquoi font-elles ça ?

Frédéric Rossillion :

C'est une excellente question. Il me semble qu'il y a une hypothèse qu'il faut éliminer d'emblée : l'argent. C'est une fausse-piste. Nos partenaires ne perçoivent aucun retour financier direct ou indirect. Même pour nous, qui sommes bénéficiaire des contributions financières de nos partenaires, ce n'est pas l'enjeu principal. C'est une aide significative, bien entendu, mais finalement, dans le budget global du Théâtre...

Edith :

Mais qu'est-ce qui motive les entreprises dans ce cas ?

Frédéric Rossillion :

Très sincèrement, je pense que le premier motif est d'ordre personnel. Derrière chaque entreprise partenaire, il y a une personne qui pose un choix. Au-delà de la décision de s'engager dans une démarche philanthropique, il y a aussi le choix de faire du mécénat culturel. C'est très personnel. Certains préfèrent faire du sponsoring sportif. Je pense que vous tenez un premier élément de réponse à votre enquête : nos partenaires, ce sont avant tout des personnes qui aiment la culture.

Edith : Certes, mais tous ces amateurs de culture doivent bien avoir quelque chose d'autre qui les unit, une espèce de « profil type ».

Frédéric Rossillion :

Il y a clairement, chez tous nos partenaires, une conscience de la responsabilité sociale de leur entreprise. Et puis, je pense aussi qu'il y a autre chose. Finalement, le Théâtre de Liège... c'est Liège. Il y a une motivation importante, que nous partageons avec nos partenaires, qui est de l'ordre de l'engagement à alimenter et développer le tissu socioéconomique et socioculturel liégeois. D'ailleurs, l'apport de nos partenaires ne se limite pas à de l'argent ou même des compétences. Ils s'investissent également dans la sensibilisation de nos différents publics, notamment dans le milieu scolaire.

Edith :

Avant de vous rencontrer, j'ai eu un entretien très instructif avec Amélie Merrier, qui est experte en philanthropie.

Elle évoquait notamment l'idée que tout don implique un contre-don...

Frédéric Rossillion :

Bien entendu, le mécénat, et en particulier le mécénat collectif, génère des retombées positives pour l'entreprise. Cela contribue à forger leur identité et à donner du sens à leur travail, cela améliore leur visibilité et puis, cela permet aussi à la direction de faire du réseautage et de passer des bons moments... Mais, encore une fois, je pense qu'il y a quelque chose de plus. Pour le théâtre par exemple, nous nous enrichissons beaucoup de l'expérience managériale de nos partenaires et, en contrepartie, les chefs d'entreprise sont souvent très sensibles au décodage de la réalité que leur propose le regard artistique. Par exemple, récemment, un de nos artistes a été invité à faire un « talk about » dans une entreprise très innovante, très « à la pointe », très typée « Hi Tech ». J'ai le sentiment que ce qui a été précieux pour l'entreprise, dans cette collaboration, c'est de s'inscrire dans une histoire, dans un cadre plus large, dans le tissu culturel. C'est peut-être là qu'il faut chercher la réponse à votre question ?

Edith :

C'est en effet très éclairant. Avant de nous quitter, auriez-vous un message à transmettre aux étudiants et aux enseignants de HELMo ?

Frédéric Rossillion :

Soyez curieux ! N'ayez pas peur de franchir les portes du théâtre. Si vous pensez que c'est de la culture poussiéreuse, venez voir, ou surfez sur notre site, je vous garantis que vous allez changer d'avis !

Théâtre de Liège



Les Ateliers Melens & Dejardin

Un mécénat discret, mais très actif..

Les Ateliers Melens et Dejardin sont une entreprise familiale installée à Jupille-sur-Meuse depuis trois générations. Spécialisée dans la chaudronnerie et le travail du métal, elle s'est illustrée dans des collaborations audacieuses avec des architectes visionnaires et des artistes.

Mady Andrien, Arne Quinze ou Fred Eerdeken font partie des artistes qui leur font confiance. En région liégeoise, on peut voir leur travail un peu partout. Ce sont eux, par exemple, qui ont réalisé l'arc en métal qui soutient la statue du plongeur, à la pointe du port de yacht à Liège ou les arcs en aciers de l'artiste Bernar Venet qui se trouvaient sur la jetée à l'extrémité du parc de la Boverie et qui ont été emportés par les inondations cet été.

Gérard Dejardin, quoiqu'il n'en fasse pas étalage, est très actif dans le domaine du mécénat. Il est membre de Prométhéa depuis 2015 et dirige le collectif de mécènes co-légia depuis 2018.

Les Ateliers Melens et Dejardin sont candidats aux Caius 2021 pour le soutien financier et technique qu'ils ont apporté à plusieurs projets artistiques.

D'abord une histoire de famille...

Pour Gérard Dejardin, le mécénat est avant tout une histoire de choix personnel. « Mon père et moi, confie-t-il, avons toujours eu un goût et de l'intérêt pour l'art. Je me souviens que nous avons toujours côtoyé des artistes de près ou de loin ». Cette « fibre artistique » a fini par imprégner l'entreprise et fait désormais partie de son ADN.

D'ailleurs, depuis la première collaboration de l'entreprise avec une artiste — Mady Andrien en 1994 — la part d'activité de l'entreprise consacrée à des projets artistiques ou créatifs n'a cessé de croître.

Une fierté pour l'entreprise...

Avant d'être un soutien financier, le mécénat est avant tout un partage d'expérience pour Gérard Dejardin. « Les artistes permettent à nos employés de mettre leurs connaissances en valeur et de les appliquer à un domaine qui sort du cadre industriel. Souvent, c'est un vrai challenge. C'est intéressant parce que ce partage se fait dans les deux sens : nos employés sont fiers de leur savoir-faire, mais ils s'enrichissent également au contact des artistes.

Les contacts qui se créent deviennent parfois très étroits. Nous accueillons des artistes en résidence dans notre atelier, et nos employés se proposent comme guides lors des expositions... Pour l'entreprise, c'est extrêmement gratifiant : nous avons le sentiment d'être uniques ».



Les Ateliers Melens et Dejardin se sont vus décerner le Cailus de l'entreprise mécène de l'année.

Retrouvez leur interview sur LN24
↘ <https://bit.ly/3CnnNRH>

Parcours de Corps



Judith Kazmierczak

Enseignante HELMo Sainte-Julienne

j.kazmierczak@helmo.be

Judith Kazmierczak est enseignante dans le cursus « Psychomotricité » à HELMo où elle aime particulièrement dispenser des cours corporels. En collaboration avec l'artiste Pauline Cornu, elle vient de publier *Parcours de corps* dans la Collection HELMo/Edipro.

Psychomotricité ne rime pas avec complexité

Pour aller à la rencontre de ce métier encore méconnu, Judith Kazmierczak a conçu cet essai comme une mosaïque de récits racontés dans une langue fluide et métaphorique. Grâce à Pauline Cornu elle a inséré des présences graphiques au fil des chapitres, de manière à enrichir le propos écrit et lui donner davantage de sens. Le but de ce dispositif est d'entraîner le lecteur et la lectrice dans un flux, similaire à la lecture d'un roman, mais également proche du rythme de ses cours qui se vivent dans une expérimentation foisonnante.

Puiser à plusieurs sources

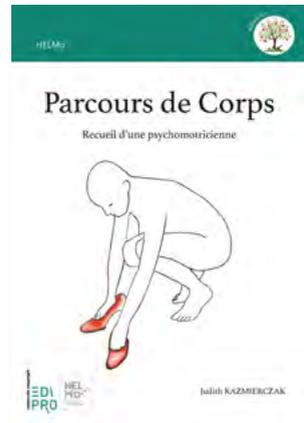
Plusieurs sources irriguent ce livre. Une première source puise dans les souvenirs de l'auteure, retraçant l'origine lointaine de son vif intérêt pour le langage corporel, l'amenant bien plus tard au désir d'enseigner des cours d'expressivité du corps. Une autre source s'écoule du côté de sa clinique, de sa pratique de psychomotricienne en milieu institutionnel avec des enfants souffrant de troubles autistiques, de troubles de l'identité ou de troubles de l'attachement.

Une troisième source se nourrit des diverses pratiques corporelles où s'est engagée Judith Kazmierczak ainsi que dans son intérêt pour l'art contemporain abordant le rapport au corps. Le croisement de ces multiples sources inspire sans cesse la matière expressive partagée avec les étudiants et nourrit divers concepts de la psychomotricité, de manière incarnée.

Descriptif et concret

Au fil de l'ouvrage, Judith Kazmierczak s'attèle à décrire la concrétude du déroulement de ses cours où pour favoriser l'éveil du corps s'invitent le mouvement, l'émotion et la créativité avec du matériel inédit. Au fil des cours, au fil du livre se dégagent des parcours singuliers, tant celui des étudiant.es que celui de l'enseignante où le corps, outil premier de tout.e psychomotricien.ne, s'accomplit dans une voie de connaissance profonde.

Aussi initiatique que didactique, ce *Parcours de Corps* séduira tous ceux et celles que l'intervention corporelle intéresse.



Disponible dans toutes
les bonnes librairies et
sur www.edipro.info

Des rituels pour assurer le passage enfant-élève



De Anne Boskin, Anne Campo et Sandra Sauvage, avec une préface de Patricia Schillings dans la Collection HELMo-Edipro.

Issu d'une recherche sur les rituels d'intégration et d'apprentissage, cet ouvrage est le fruit d'une réflexion sur l'importance des rituels instaurés dans les premières années de la scolarité pour aider les enfants à prendre pied dans le monde scolaire.

Cet ouvrage a non seulement l'ambition d'aider les enfants à vivre plus sereinement la transition entre la famille et l'école, mais également à mieux appréhender l'enjeu des apprentissages.

Anne Boskin

Enseignante HELMo Sainte-Croix

a.boskin@helmo.be

Anne Campo

Enseignante HELMo Sainte-Croix

a.campo@helmo.be

Sandra Sauvage

Enseignante HELMo Sainte-Croix

s.sauvage@helmo.be

Dans un dialogue constant entre théorie et pratique, chaque rituel proposé est décrit dans une fiche-outil détaillée et accompagné d'une grille d'analyse. Des développements théoriques permettent d'étayer les propos et de nourrir la réflexion sur les rituels mise en place.

Un outil indispensable, disponible dans toutes les bonnes librairies et sur www.edipro.info



Édith est une publication de la collection HELMo-Edipro.

Rédacteur en chef

Bertrand Bouckaert

Comité de rédaction

Isabelle Bragard, Sacha Munaut.

Auteurs

Anne Boskin, Véronique Botton (« Bobine »),
Laetitia Braham, Anne Campo, Isabelle
Collin, Gérard Dejardin (Ateliers Melens
& Dejardin), Sébastien Denies, Sonia De
Vree, Linda Doria, Pierre Etienne, Pierre
Henrion (Triennale des arts de Liège),
Laurence Jonet, Judith Kazmierczak,
Murielle Lejeune, Anouck Loyens, Amélie
Mernier, David Monfort (bureau greisch),
Laurence Peeters, Pinky Pintus, Sandrine
Pirnay, Serge Rangoni (Théâtre de Liège)
Bernard Rausin, Frédéric Rossillion (Théâtre
de Liège), Pascale Saintrond, Sandra Sauvage,
Bénédicte Schoonbroodt, Alban Van Laethem,
Sylvia Verschelden, Caroline Villeval,
Anne-Catherine Werner, Yves Winkin.

Copywriting et interviews

Bertrand Bouckaert.

Photos

Bertrand Bouckaert, Tom Delvaux,
Patricia Huchot-Boissier/Hans
Lucas, Samuel Szepetiuik.

Illustrations

Inès Prevel, François Schuiten, Fifi F.

Graphisme

Signes du quotidien → signesduquotidien.org

Publicité

Sacha Munaut → s.munaut@helmo.be

Correspondance

La correspondance et les manuscrits doivent
être envoyés par courrier électronique à
l'adresse suivante : → b.bouckaert@helmo.be

Cet ouvrage a été produit par HELMo – Haute
Ecole Libre Mosane asbl et le CRIG – Centre
de Recherche de la Haute Ecole HELMo asbl.

Politique d'Open Access

HELMo soutient le savoir pour tous
et l'Open Science, c'est pourquoi cette
publication est disponible en Open
Access sur la plateforme Luck (luck.
synhera.be) après un embargo d'un an.

Politique d'inclusion

HELMo soutient l'inclusion et la diversité.
C'est pourquoi, lorsqu'ils ne sont pas rédigés
en écriture inclusive, tous les textes publiés
doivent être lus de manière épïcène.

Mentions légales

L'éditeur veille à la fiabilité des informations
publiées, lesquelles ne pourraient
toutefois engager sa responsabilité.
Aucun extrait de cette publication ne
peut être reproduit, introduit dans un
système de récupération ou transféré
électroniquement, mécaniquement, au moyen
de photocopies ou sous toute autre forme, sans
l'autorisation préalable écrite de l'éditeur.

Directeur de la collection HELMo

Bertrand Bouckaert

Éditeur responsable

Luca Venanzi
Edi.pro SA © — Edi.Pro
Rue de la Province 15,
B-4100 Seraing
Belgique
→ edipro.info
Tél. : +32.4.344 50 88

© 2021, tous droits réservés

Imprimé en Europe

D/2021/8406/30

ISBN : 978-2-87496-459-6

Titres déjà parus



Édith #1 — Mars 2018
Histoire de savoir

Édith #2 — Mars 2019
L'avenir du travail

Édith #3 — Décembre 2019
S'engager corps & âme

Édith #4 — Décembre 2020
Covid-19

Édith #5 — Juin 2021
Faire vivre la recherche



→ helmo.be/edith
Facebook /EdithMook

Retrouvez gratuitement
Édith en version numérique
sur www.helmo.be/Edith
ou en scannant le QR code
ci-contre

Édith en version imprimée
est disponible
• sur commande et dans
toutes les bonnes librairies
• sur www.edipro.eu





Édith

Histoires de savoirs

HEL
MO
Haute École
Libre Mosane

Édith se tient à un carrefour. Les chemins qui s'y croisent sont ceux de la recherche, de la réflexion et de l'enseignement. Curieuse, elle écoute ceux qui veulent lui parler. Et à ceux qui veulent l'écouter, elle raconte des histoires où se mêlent recherche, réflexion et enseignement : des histoires de savoirs.

Édith parle de la manière dont les savoirs se construisent et s'échangent dans un monde en constante évolution. Elle s'interroge sur ce que sont les savoirs et sur ce qu'ils devraient être. Elle donne la parole et adresse la parole à tous les protagonistes : étudiants, enseignants, chercheurs, familles, entreprises, société civile et monde politique.

Édith est née de la volonté d'une Haute École de contribuer au développement de l'intérêt du grand public pour la culture scientifique. Elle est convaincue que les savoirs ne sont vraiment vivants que lorsqu'ils s'échangent avec tous.

Édith n'a pas sa langue en poche et parle sans langue de bois. Elle a les pieds sur terre et sait que c'est sur le terrain que les choses se font, se défont et se reconstruisent.

Venez, vous, dont l'œil étincelle,
pour entendre les histoires d'Édith...

EDI
PRO



Prix de vente
conseillé
9,90€

